



HAL
open science

Contribution des "studia generalia" à la pensée hispanique médiévale

Adeline Rucquoi

► **To cite this version:**

Adeline Rucquoi. Contribution des "studia generalia" à la pensée hispanique médiévale. José María Soto Rábanos. Pensamiento hispano medieval. Homenaje a D. Horacio Santiago-Otero, CSIC - Junta de Castilla y León, pp.737-770, 1998. halshs-00530789

HAL Id: halshs-00530789

<https://shs.hal.science/halshs-00530789>

Submitted on 29 Oct 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Contribution des *studia generalia* à la pensée hispanique médiévale

Adeline RUCQUOI
C.N.R.S., Paris

A l'exception de quelques rares spécialistes, comme Horacio Santiago-Otero, les historiens des années 1970 et 1980 ne prêtèrent qu'une attention distraite à l'histoire de l'enseignement. Les études pionnières de Vicente Beltrán de Heredia sur la formation du clergé en Espagne aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles et sur les universités hispaniques jusqu'au milieu du XVI^e siècle¹ restèrent pendant longtemps les seules références utiles, en dehors de travaux plus anciens sur les universités ou l'histoire de certains domaines précis de la pensée². Depuis quelques années, cependant, l'étude des universités, des collèges et des écoles suscite un regain d'intérêt qui se traduit par de nombreuses monographies et quelques tentatives de synthèse³. Un grand nombre de ces contributions apporte des informations sur l'existence d'une école épiscopale ou municipale, sur la date et les circonstances de fondation de chaque université, sur les institutions proprement universitaires et leurs mécanismes de financement. Le problème des origines des *studia*⁴, celui des relations avec la ville qui les accueille⁵, le recrutement des maîtres et des

¹ Vicente Beltrán de Heredia, "La formación intelectual del clero en España durante los siglos XII, XIII y XIV", *Revista de Teología*, 6 (1946), p.313-357; *Bulario de la universidad de Salamanca (1219-1549)*, 3 vols., Salamanca, 1966-1967; *Cartulario de la universidad de Salamanca (1218-1600)*, 6 vols., Salamanca, 1970.

² Marcelino Menéndez Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles*, Madrid, 1882. Vicente de la Fuente, *Historia de las universidades, colegios y demás establecimientos de enseñanza en España*, 4 vols., Madrid, 1884-1889. Eduardo de Hinojosa, *Historia general del Derecho Español*, Madrid, 1887. Tomás Carreras y Artau & Joaquín Carreras y Artau, *Historia de la filosofía española. Filosofía cristiana de los siglos XIII al XV*, 2 vols., Madrid, 1939-1943. Cándido María Ajo y Sáinz de Zúñiga, *Historia de las universidades hispánicas. Orígenes y desarrollo desde su aparición hasta nuestros días*, Madrid, 1957.

³ *Historia de la educación en España y América*, t.I: *La educación en la Hispania antigua y medieval*, Madrid, Ediciones Morata, 1992. *Historia de la acción educadora de la Iglesia en España*, t.I: *Edades antigua, media y moderna*, Madrid, BAC, 1995. Adeline Rucquoi, "Education et société dans la Péninsule ibérique médiévale", *Histoire de l'Education*, 69 (1996), p.3-36.

⁴ *Estudios sobre los orígenes de las universidades españolas*, Valladolid, Universidad, 1988. Gonzalo Martínez Díez, "La universidad de Palencia. Revisión crítica", *Actas del II Congreso de Historia de Palencia*, Palencia, 1990, p.155-191. Antonio García y García, "Los difíciles inicios (siglos XIII-XIV)", *La universidad de*

étudiants⁶, les méthodes d'enseignement⁷ et l'impact de celui-ci sur les clercs⁸ sont désormais mieux connus, tandis que d'autres études contribuaient à dévoiler les systèmes éducatifs des milieux urbains ou seigneuriaux⁹. Parallèlement, des enquêtes ont été menées depuis plusieurs années sur les bibliothèques et leur contenu, bibliothèques qui témoignent souvent de la formation universitaire reçue par leurs propriétaires. Quant aux acteurs de la vie culturelle, des listes de juristes et de théologiens furent progressivement établies et publiées dans le *Repertorio de Historia de las Ciencias Eclesiásticas en España* tandis que les éditions de textes, littéraires, juridiques, scientifiques ou médicaux, sont désormais accompagnées d'une étude souvent exhaustive de leurs auteurs et du contexte de rédaction de l'oeuvre¹⁰. Néanmoins, l'étude globale de l'évolution intellectuelle de la Péninsule ibérique au Moyen Age, qu'appelaient de ses vœux Charles B. Faulhaber il y a vingt-cinq ans, n'a toujours pas vu le jour:

Salamanca, t.1, Salamanca, 1989, p.13-34. José García Oro, *La universidad de Alcalá de Henares en la etapa fundacional (1458-1578)*, Santiago de Compostela, 1992.

⁵ Adeline Rucquoi, "Sociétés urbaines et universités en Castille au Moyen Age", *Milieux universitaires et mentalité urbaine au Moyen Age*, éd. Daniel Poirion, Paris, Sorbonne, 1987, p.103-117. María Isabel del Val Valdivieso, "Universidad y oligarquía urbana en la Castilla bajomedieval", *Universidad, cultura y sociedad en la Edad Media*, éd. Santiago Aguadé Nieto, Alcalá de Henares, 1994, p.131-146.

⁶ Antonio García y García, "The Medieval Students of the University of Salamanca", *History of Universities*, t.X, Oxford University Press, 1991, p.93-115. *Id.*, "Universidad y sociedad en la Edad Media española", *Universidad, cultura y sociedad en la Edad Media*, éd. Santiago Aguadé Nieto, Alcalá de Henares, 1994, p.147-157.

⁷ Juan Alfonso de Benavente, *Ars et doctrina studendi et docendi*, éd. Bernardo Alonso Rodríguez, Salamanca, 1972. Antonio García y García, "Vocabulario de las escuelas en la Península ibérica", *Vocabulaire des écoles et des méthodes d'enseignement au Moyen Age*, éd. Olga Weijers, Turnhout, 1992, p.157-176. *Id.*, "La enseñanza del Derecho en la universidad medieval", *Manuels, programmes de cours et techniques d'enseignement dans les universités médiévales*, éd. Jacqueline Hamesse, Louvain, 1994, p.201-234.

⁸ Santiago Aguadé Nieto & M^a Dolores Cabañas González, "La formación intelectual del clero conquense a fines de la Edad Media", *El horizonte histórico-cultural del Viejo Mundo en vísperas del descubrimiento de América*, Madrid, 1981, p.6-7. Susana Guijarro González, "La formación cultural del clero catedralicio palentino en la Edad Media (siglos XIV-XV)", *Actas del II Congreso de Historia de Palencia*, t. 4, Palencia, 1990, p.651-665. *Id.*, "La formación cultural del clero catedralicio en la Salamanca medieval (siglos XII al XV)", *I Congreso de Historia de Salamanca*, Salamanca, 1991, p.449-460. Adeline Rucquoi, "La formation culturelle du clergé en Castille à la fin du Moyen Age", *Le clerc séculier au Moyen Age*, Paris, 1993, p.249-262. José María Soto Rábanos, "Disposiciones sobre la cultura del clero parroquial en la literatura destinada a la cura de almas (siglos XIII-XV)", *Anuario de Estudios Medievales*, 23 (1993), p.257-356.

⁹ José Sánchez Herrero, "El estudio de San Miguel de Sevilla durante el siglo XV", *Historia. Instituciones. Documentos*, 10 (1983), p.297-323. *Id.*, "Centros de enseñanza y estudiantes de Sevilla durante los siglos XIII al XV", *En la España medieval*, IV (1984), p.875-898. Jeremy N.H. Lawrance, "The Spread of Lay Literacy in Late Medieval Castile", *Bulletin of Hispanic Studies*, 62 (1985), p.79-94. Isabel Beceiro Pita, "Educación y cultura en la nobleza (siglos XIII-XV)", *Anuario de Estudios Medievales*, 21 (1991), p.571-589. *Id.*, "Las vías de acceso a la instrucción en la Baja Edad Media", *Alcalá de Henares y el Estudio General*, éd. Antonio Castillo Gómez, Alcalá de Henares, 1996, p.25-58.

¹⁰ Dans le domaine scientifique, par exemple, *vid.* l'introduction qui précède la publication de Johannes Aegidius Zamorensis, *Historia naturalis*, éd. Avelino Domínguez García & Luis García Ballester, 3 vols., Valladolid, Junta de Castilla y León, 1994.

l'Histoire critique de la pensée espagnole, par exemple, publiée en 1979 par José Luis Abellán, réduit celle-ci à la seule philosophie et ne consacre au Moyen Age que 170 pages du premier volume¹¹.

A tort ou à raison, la vie intellectuelle à partir du XIII^e siècle est étudiée en étroite corrélation avec les universités ou *studia generalia*. Le modèle idéal que se donna le Moyen Age fut l'"école d'Athènes", et l'idée d'un transfert des connaissances de l'Orient vers l'Occident se répandit dès la fin du XII^e siècle. En France, tout au long du XIII^e siècle, d'Hélinand de Froimont à Martin de Troppau, en passant par Vincent de Beauvais, s'élabora le concept d'une *translatio studii* d'Athènes à Rome, puis de Rome à Paris; à chaque "transfert de l'école" correspondait un changement d'orientation de celle-ci, permettant ainsi de caractériser les trois époques, et la *translatio* avait fait passer les intellectuels de la philosophie grecque au droit romain, puis de celui-ci à la théologie parisienne. Philosophie, droit et théologie étaient ainsi mis sur un même pied, chacun remplaçant le précédent et la théologie triomphant finalement comme "le" savoir d'une Chrétienté que symbolisait l'université de Paris. Cette construction idéale prévalut par la suite en France et, au début du XVI^e siècle encore, 65% des "écrivains gaulois" recensés par Symphorien Champier étaient des théologiens¹².

Dans la Péninsule ibérique, Athènes était considérée, depuis Isidore de Séville, comme la *mater liberalium litterarum et philosophorum nutrix* associée aux écoles philosophiques et à Minerve, qui inventa les arts, *quia et litterae et artes diversorum studiorum et ipsa philosophia veluti templum Athenas habuerunt*¹³. L'image de l'école idéale n'était donc pas celle de la philosophie, sinon de l'ensemble des arts libéraux, dont la connaissance devait amener à une physique et une cosmologie. En 1143, le traducteur Hermann le Dalmate attribua à une visite de Minerve l'inspiration qui le poussa à écrire son traité de philosophie naturelle, le *De Essentiis*¹⁴. Un siècle plus tard, l'archevêque de Tolède Rodrigo Jiménez de Rada, qui connaissait certainement les théories parisiennes de la *translatio studii*, affirma dans le *De rebus Hispaniae liber* qu'un certain Dicineus, à l'époque de Sylla, avait enseigné aux Wisigoths *omnem philosophiam, fisicam, theoricam, practicam, logicam, dispositiones XII signorum, planetarum cursus, augmentum lune et decrementum, solis circuitum, astrologiam et astronomiam, et naturales ciencias*¹⁵, montrant par là que la *translatio* des connaissances s'était faite directement, et ce

¹¹ Charles B. Faulhaber, *Latin Rhetorical Theory in Thirteenth and Fourteenth Century Castile*, Berkeley, University of California Press, 1972, p.20-21. José Luis Abellán, *Historia crítica del pensamiento español*, t.I, Madrid, 1979, p.181-356.

¹² Colette Beaune, *Naissance de la nation-France*, Paris, 1985, p.292 et 300-306.

¹³ Isidore de Séville, *Etimologias*, éd. José Oroz Reta & Manuel A. Marcos Casquero, Madrid, BAC, 1983, XIV,4,10 et VIII,6,8; 6,11; 11,2; 11,9; XV,1,44.

¹⁴ Hermann le Dalmate, *De Essentiis*, éd. Manuel Alonso Alonso, Santander, 1946. Prologue: "*Meministi, opinor, dum nos ex aditis nostris in publicam Minervae pompam prodeuntes, circumflua multitudo inhienter miraretur (...) Que cum nobis iam cubili receptis (...) cuncta somno tenente desuper adveniens altissima dea verticem meum dextra tetigit...*".

¹⁵ Roderici Ximenii de Rada, *Historia de rebus Hispanie sive Historia gothica*, éd. Juan Fernández Valverde, Turnhout, Brépols, 1987, p.32.

par l'intermédiaire des Wisigoths; ceux-ci, lorsqu'ils s'identifieraient à l'Espagne, y transféreraient les connaissances philosophiques et cosmologiques apprises en Orient.

L'atelier du roi Alphonse X, vers 1260-1270, préféra reprendre l'association entre "école" et "savoirs" et data la fondation des "écoles d'Athènes" du troisième âge du monde et, dans le livre de la Genèse, de l'époque de la mort d'Isaac. La description de la concentration de "tous les maîtres des savoirs", auxquels le roi aurait donné de bons salaires, de l'édification au centre de la ville d'un grand bâtiment pourvu de nombreuses portes "pour que le palais fût bien illuminé comme cela est nécessaire pour les maîtres et pour les écoliers", et d'une réunion hebdomadaire de tous les maîtres avec leurs étudiants pour débattre en public, évoque sans doute le *studium* idéal tel qu'on le concevait en Espagne dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Citant ensuite Donat, Priscien et Rémi (d'Auxerre), Alphonse X indique brièvement que les Latins reçurent leur savoir de ces écoles d'Athènes¹⁶. Le savoir légué par Athènes n'était pas, le texte l'explique par la suite, la philosophie, sinon l'ensemble des connaissances, divisées en sept arts libéraux, c'est à dire la somme du *trivium* et du *quadrivium*, que devait couronner une philosophie qui fût un "système global de la nature"¹⁷. L'intérêt porté aux "arts", ceux du langage comme ceux des sciences mathématiques, nous paraît être la différence fondamentale entre les écoles hispaniques et parisiennes.

L'institutionnalisation des *studia generalia* et des universités au XIII^e siècle traduisit sans doute la maturité et peut-être "un essoufflement", sinon l'"amorce d'une décadence" de l'effervescence intellectuelle antérieure¹⁸, dans la mesure où les écoles devinrent des lieux de formation professionnelle. Si désormais "penser est un *métier* dont les lois sont minutieusement fixées", comme l'écrivait Marie-Dominique Chenu, les institutions chargées de l'apprentissage de ce métier ne doivent plus être considérées comme des centres "intellectuels". La pensée originale, la création personnelle, la culture en général n'y trouvent plus leur place, sinon exceptionnellement ou sporadiquement. Un philosophe comme Raymond Lulle ne fréquenta jamais les universités, tandis qu'un Petrus Hispanus, futur pape Jean XXI, rédigea ses oeuvres en dehors des écoles où il avait étudié.

Les *studia*, ainsi que les définissent les juristes de l'entourage du roi Alphonse X le Sage, sont des "réunions de maîtres et d'étudiants dans un même endroit en vue d'apprendre les savoirs". Contrairement aux *studia* particuliers, où un maître enseigne à quelques étudiants dans une ville, et qui sont de création épiscopale ou urbaine, les *studia generalia* se caractérisent par la présence de "maîtres ès arts, c'est à dire de grammaire, de logique et de rhétorique, et d'arithmétique, de géométrie et d'astrologie, et aussi de maîtres en décrets" et sont de fondation papale, impériale ou royale; à défaut de l'ensemble des matières, l'enseignement de la grammaire, de la logique, de la rhétorique, du droit civil et canonique suffisait à l'existence d'un *studium generale*¹⁹.

¹⁶ Alfonso el Sabio, *General Estoria*, éd. Antonio G. Solalinde, Madrid, 1930, p.192-193.

¹⁷ Luca Bianchi & Eugenio Randi, *Vérités dissonantes. Aristote à la fin du Moyen ge*, Fribourg, 1993, p.4.

¹⁸ Jacques Le Goff, *Les intellectuels au Moyen ge*, Paris, 1976, p.73.

¹⁹ Alfonso X el Sabio, *Las Siete Partidas*, Salamanca, 1555, Partida II, Tit. XXXI, ley I et ley III.

Le *studium* de Palencia que fonda, vers 1180, le roi Alphonse VIII fut sans doute *generale* puisque le roi y réunit, dit Rodrigo Jiménez de Rada, des *magistros omnium facultatum* pourvus de *magna stipendia*, et qu'on y enseignait le droit; à l'occasion de sa transformation par l'évêque Tello Téllez de Meneses en école de théologie et de décrets, Palencia apparaît dans la documentation papale comme *studium ipsum* ou *scolas ipsas*, sans doute parce que Rome, jalouse de ses prérogatives, ne voulait y voir qu'une simple fondation épiscopale²⁰. Le *studium* de Salamanque, fondé vers 1218 par Alphonse IX de León et refondé en 1243 par Ferdinand III, est qualifié d'*universitas* du *studium* par Alphonse X dans les statuts qu'il lui donna en 1254, et de *generale studium* l'année suivante par le pape Alexandre IV qui lui accorda divers privilèges semblables à ceux dont jouissait Bologne²¹. Des autres *studia* que créa Alphonse X, à Séville pour l'étude du latin et de l'arabe, à Murcie pour les arts et la médecine, et à Valladolid pour le droit, seul ce dernier survécut. Les documents royaux le qualifient souvent d'*estudio*, comme par exemple dans les Livres de Comptes de Sanche IV, qui rappellent le montant qui lui fut alloué en 1292, ou dans le document de fondation, à Alcalá de Henares en 1293, d'un "*estudio de escuelas generales*" doté de toutes les franchises qu'avait celui de Valladolid²²; en mars 1333 néanmoins, treize ans avant la bulle de Clément VI qui y instituait un *generale studium*, Alphonse XI rappelait aux magistrats de Valladolid les privilèges reçus de lui-même et, surtout, de ses prédécesseurs: "quant à l'*estudio* de Valladolid, ils eurent à coeur qu'il y eût là un *estudio general* et vous firent don pour ledit *estudio* des *tercias* de Valladolid et de ses villages"²³. De fondation royale, Valladolid, qui fut toujours financée par les autorités civiles, doit donc être considéré comme *studium generale* dès l'époque d'Alphonse X.

En dehors du royaume de Castille, à la demande de ses prélats le roi Denis I du Portugal fonda en 1288 à Lisbonne des *studia* d'arts, de droit canonique et civil, et de médecine; en 1308, Clément V appuya la décision royale de transférer le *studium generale* à Coïmbre²⁴. De leur côté, les rois d'Aragon avaient largement favorisé le *studium* de Montpellier, qui reçut du pape la *licentia ubique docendi* en

²⁰ Roderici Ximenii de Rada, *Historia de rebus Hispanie sive Historia gothica*, éd. Juan Fernández Valverde, Turnhout, Brépols, 1987, p.256. Teresa Abajo Martín, *Documentación de la catedral de Palencia (1035-1247)*, Palencia, 1986, n°146 et 148. Vid. Adeline Rucquoi, "La double vie du *studium* de Palencia (c.1180-c.1250)", *Homenaje a D. Antonio García y García, Studia Gratiana* (à paraître).

²¹ Vicente Beltrán de Heredia, *Bulario de la Universidad de Salamanca*, I, Salamanca, 1966, n° 10 à 16. *Id.*, "Los orígenes de la universidad de Salamanca", *La Ciencia Tomista*, 81 (1954), 73-102. *La universidad de Salamanca*, I, Salamanca, 1989, p.13-34.

²² Francisco J. Hernández, *Las rentas del rey. Sociedad y fisco en el reino castellano del siglo XIII*, Madrid, Fundación Ramón Areces, I, p.91-92. *Una hora de España. VII Centenario de la universidad complutense*, Catalogue de l'exposition, Madrid, mai-juin 1994, p.65 (transcription par Santiago Aguadé Nieto).

²³ Fernando Pino Rebolledo, *Catálogo de los pergaminos de la Edad Media (1191-1393)*, Valladolid, 1988, n° 40 (Privilège d'Alphonse XI, 10 mars 1333). Vicente Beltrán de Heredia, *Bulario de la Universidad de Salamanca*, III, Salamanca, 1967, n° 1407 (Bulle de Clément VI, Avignon 31 juillet 1346).

²⁴ Vicente Beltrán de Heredia, *Bulario de la Universidad de Salamanca*, III, Salamanca, 1967, n° 1358 (Bulle de Nicolas IV, Orvieto 9 août 1290) et n° 1359 (Bulle de Clément V, Poitiers 26 février 1308).

1289; à la fin du siècle un *studium generale* fut fondé à Lérida, qui bénéficia de la protection pontificale dès 1297 et reçut l'approbation royale trois ans plus tard. En 1349, année où Montpellier fut vendue au roi de France, Pierre IV créa un *studium generale* à Perpignan, qui n'obtint de confirmation papale que trente ans après; en 1354, un autre *studium generale* apparut, à Huesca, où étaient enseignés les arts, la théologie, la médecine, le droit et la philosophie. Gérone et Barcelone, enfin, furent dotées de *studia generalia* en 1446 et 1450 respectivement. En fait, Barcelone possédait déjà un *studium* que contrôlait la ville et qui, comme l'écrivirent les magistrats à leurs collègues de Lérida en 1346, offrait depuis bien longtemps des cours de grammaire, logique, droit canonique et civil, médecine et philosophie²⁵.

Les quatre *studia generalia* de la fin du XIII^e siècle devinrent donc huit à la fin du XV^e. Ils ne furent cependant pas les seuls centres de formation intellectuelle de la Péninsule, ainsi qu'en témoigne le *studium* particulier de Barcelone. A Compostelle, au XIII^e siècle, l'école épiscopale ne paraît pas avoir eu quoi que ce fût à envier à Palencia²⁶. La cour royale nous paraît devoir également être incluse parmi les centres intellectuels, puisqu'autour des rois, que ce fût à León, Tolède, Séville ou ailleurs, traducteurs, scientifiques, juristes, chroniqueurs et poètes contribuèrent à l'épanouissement d'une pensée originale et, qu'au XV^e siècle encore, la cour pouvait être habilitée à délivrer des titres de maître et même de docteur²⁷. L'emplacement des *studia* dominicains et franciscains permet également de compléter la géographie des savoirs dans la Péninsule ibérique. Les études d'arabe à Murcie et Játiva, l'enseignement de la philosophie et de la théologie à Lérida, Barcelone, Huesca, Salamanque, Valence et Valladolid furent généralement complémentaires des cours impartis dans les *studia generalia* ou même dans les collèges qui, entre la fin du XIV^e siècle et la fin du XV^e, firent leur apparition à Lérida, Salamanque, Alcalá de Henares, Valladolid, Tolède, Pallars et Grenade²⁸.

La contribution des *studia generalia* à la pensée hispanique médiévale ne peut être étudiée qu'en tenant compte de ces divers facteurs. Etablir, comme le fit avec un grand mérite Vicente Beltrán de Heredia, la liste des professeurs de l'université de Salamanque révèle avant tout les noms d'un grand nombre de maîtres inconnus, dont nous ignorons l'enseignement, les qualités et qui n'ont laissé aucune oeuvre personnelle²⁹. De même, peu de querelles intellectuelles eurent des retentissements au-delà des

²⁵ Salvador Claramunt, "Las universidades en la Corona de Aragón durante la Edad Media", *Universidad, cultura y sociedad en la Edad Media*, éd. Santiago Aguadé Nieto, Alcalá de Henares, 1994, p.53-66.

²⁶ Manuel C. Díaz y Díaz, "Problemas de la cultura en los siglos XI-XII: la escuela episcopal de Santiago", *Compostellanum*, 16 (1971), p.187-200. Vicente Beltrán de Heredia, *Cartulario de la universidad de Salamanca (1218-1600)*, I, Salamanca, 1970, p.59-99. Luis García Ballester, "Naturaleza y ciencia en la Castilla del siglo XIII", *VI^a Semana de Estudios Medievales (Nájera, 1995)* (à paraître).

²⁷ Robert I. Burns (ed.), *Emperor of Culture. Alfonso X the Learned of Castile and His Thirteenth-Century Renaissance*, Philadelphia, UPP, 1990. Manuel González Jiménez, *Alfonso X (1252-1284)*, Corona de España I, Reyes de Castilla y León, Palencia, 1993, p.253-286. En 1411, le pape autorisa le médecin Fernando Díaz de Toledo à obtenir *magisterii seu doctoratus honorem et docendi licentiam* dans n'importe quelle université ou à la cour (Vicente Beltrán de Heredia, *Bulario de la Universidad de Salamanca*, II, Salamanca, 1966, n° 453).

²⁸ Thomas Kaeppli, *Scriptores Ordinis Praedicatorum Medii Aevi*, Roma, 1970-1980.

²⁹ Vicente Beltrán de Heredia, *Cartulario de la universidad de Salamanca (1218-1600)*, I, Salamanca, 1970, p.83-99 (maîtres de l'université au XIII^e siècle); *Bulario de la universidad de Salamanca (1219-1549)*, I,

enceintes universitaires, à l'exception de celle qui opposa, en théologie, les dominicains Juan López de Salamanca et Pedro de Ocaña à Pedro Martínez de Osma dans les années 1470 et, peu après, de celle que suscita Antonio de Nebrija contre des collègues dont il fustigeait le mauvais latin. Enfin, l'impression générale qui se dégage de la lecture des travaux relatifs aux universités hispaniques est celle d'un enseignement peu original, dominé par le droit et la médecine, celle-ci en moindre mesure, et qui se contenta de fournir aux divers rouages du gouvernement, central ou local, les *letrados* dont celui-ci avait besoin. En résumé: des écoles de fonctionnaires préparant des fonctionnaires.

Il nous semble possible, néanmoins, de dégager quelques lignes maîtresses de la pensée hispanique médiévale, dont les liens avec les *studia generalia* sont indubitables, soit parce qu'elles sont directement issues de l'enseignement qui s'y donnait, soit parce qu'elles eurent à leur tour une influence sur celui-ci. Le modèle d'"école" idéale était donc, dans la Péninsule ibérique, celui d'Athènes où étaient enseignés les sept arts libéraux que couronnait la philosophie. La médecine trouvait tout naturellement sa place dans cette construction, puisque le corps humain était la représentation de l'univers, microcosme qui s'intégrait dans le macrocosme. Le droit, enfin, était le legs des écoles de Rome, savoir pratique plus que spéculatif, qui permettait de gouverner les peuples. La sagesse, que revendiquèrent les rois de la Péninsule, était ainsi une cosmologie, somme de toutes les connaissances sur l'univers et connaissance de Dieu³⁰.

Le trivium

L'étude des arts libéraux commençait par celle des matières du *trivium*, que le roi Alphonse X signalait comme étant la grammaire, la dialectique et la rhétorique, et qui devaient "rendre l'homme raisonnable"³¹. Les inventaires de bibliothèques du XIII^e siècle montrent qu'outre les ouvrages traditionnels de Cassiodore, Donat, Priscien, Isidore de Séville et Julien de Tolède, la *Rhétorique* de Cicéron, l'*Aurora* de Pierre Riga et d'autres manuels de logique, grammaire et rhétorique étaient alors lus dans la Péninsule ibérique³². Dans ce domaine, les maîtres ou les anciens étudiants des *studia* apportèrent leur propre contribution. A Palencia où l'évêque Tello Téllez de Meneses avait transformé l'ancien *studium* en école d'arts, de logique et de théologie, un maître Petrus Palentinus rédigea, vers 1220-1225, une

Salamanca, 1966, p.55-80 (maîtres du XIV^e siècle jusqu'à la fin du Grand Schisme) et p.155-168 (maîtres du XV^e siècle).

³⁰ Adeline Rucquoi, "El rey Sabio: cultura y poder en la monarquía medieval castellana", *Repoblación y reconquista. Actas del III Curso de Cultura Medieval*, Aguilar de Campoo, 1993, p.77-87.

³¹ Alfonso el Sabio, *General Estoria*, t.I, éd. Antonio G. Solalinde, Madrid, 1930, p.194: "... ca por las artes del trivio se dizen los nombres a las cosas e estas fazen al omne bien razonado".

³² Vid. par exemple les inventaires de Silos (Léopold Delisle, *Mélanges de Paléographie et de Bibliographie*, Paris, 1880, p.105-107) et Burgo de Osma (Timoteo Rojo Orcajo, *Catálogo descriptivo de los códices que se conservan en la Santa Iglesia Catedral de Burgo de Osma*, Madrid, 1929, p.9-13), ainsi que ceux des bibliothèques des archevêques de Tolède (Manuel Alonso Alonso, "Bibliotecas medievales de los arzobispos de Toledo", *Razón y Fe*, 1941, p.295-309) et Compostelle (Antonio García y García & Isaac Vázquez Janeiro, "La biblioteca del arzobispo de Santiago de Compostela, Bernard II (+1240)", *Antonianum*, 61, 1986, p.540-568).

grammaire en vers, limitée à l'étude des verbes, et ordonnée suivant l'ordre alphabétique, le *Verbiginale*; cet ouvrage, qui s'inscrit dans l'ensemble des manuels normatifs et descriptifs orientés vers la rhétorique plutôt que vers la dialectique, et dont la source principale fut les *Derivationes* d'Hugutio de Pise, fut utilisé et commenté au cours des deux siècles suivants. Le premier commentaire qui nous en soit parvenu, presque contemporain de l'élaboration de l'oeuvre, place la grammaire au-dessus des autres matières du *trivium*, celle qui permet d'atteindre la demeure de la philosophie, *quia omnis scientia absque grammatica inordinata est*; paraphrasant Isidore de Séville, l'auteur inconnu de ce commentaire ajouta peu après que la philosophie était *rerum humanarum divinarumque cognitio cum studio bene vivendi iuncta* et qu'elle se divisait en trois branches, la physique "que l'on appelle naturelle", l'éthique ou "morale" et la logique ou "rationnelle"³³. La place fondamentale accordée à la grammaire par le commentateur du *Verbiginale* témoigne, plus que de préférences personnelles, du poids de la tradition isidorienne dans l'Espagne du XIII^e siècle³⁴.

La grammaire, en Espagne comme en Italie, visait la rhétorique plutôt que la dialectique. Les maîtres hispaniques du XIII^e siècle ne négligèrent donc pas les *artes dictandi*, qu'ils fussent théoriques ou simplement pratiques. Le plus ancien que nous connaissions fut également élaboré dans le cadre du *studium* de Palencia dans les années 1220-1227, et comprend un formulaire suivi d'un traité théorique qui s'achève sur une liste de normes morphologiques; le formulaire, qui comprend 39 modèles de lettres, paraît avoir été compilé par un notaire ecclésiastique, quoique six documents traitent d'affaires laïques et qu'une des lettres soit "d'un médecin à un autre pour solliciter son aide"³⁵. Quelques décennies plus tard, vers 1240, Hermann l'Allemand traduisit le commentaire d'Al-Farabi à la *Rhétorique* d'Aristote et, en 1256, il termina la traduction du commentaire d'Averroès au même ouvrage; dans l'introduction du premier, il affirmait que, contrairement à l'opinion de Cicéron ou d'Horace, la rhétorique et la poétique devaient être considérées comme corollaires de la logique³⁶. En 1281, le franciscain Juan Gil de Zamora, qui avait suivi les cours du *studium generale* de Salamanca avant de prendre l'habit et d'obtenir, à Paris vers 1276-1277, le titre de *magister* en théologie, ajouta à la longue liste de ses oeuvres, qui comprenaient un *Prosodion seu de Accentu et Dubilibus Biblie* et un *Ars Musica*, le *Dictaminis*

³³ Estrella Pérez Rodríguez, *El Verbiginale. Una gramática castellana del siglo XIII*, Valladolid, 1990. Voir en particulier l'introduction p. 5-157 et le commentaire du manuscrit de Madrid, B.N. 1578 (milieu du XIII^e siècle), p.318 et 320.

³⁴ Eleuterio Elorduy, "San Isidoro. Unidad orgánica de su educación reflejada en sus escritos: la gramática ciencia totalitaria", *Miscellanea Isidoriana*, Rome, 1936, p.293-322, cit. par Charles B. Faulhaber, *Latin Rhetorical Theory in Thirteenth and Fourteenth Century Castile*, Berkeley, University of California Press, 1972, p.62, n.40.

³⁵ Ana María Barrero García, "Un formulario de cancillería episcopal castellano leonés del siglo XIII", *Anuario de Historia del Derecho Español*, 46 (1976), p.671-711. Gonzalo Martínez Díez, "La Universidad de Palencia. Revisión crítica", *Actas del II Congreso de Historia de Palencia*, t.IV, Palencia, 1990, p.165-169.

³⁶ José S. Gil, *La escuela de traductores de Toledo y sus colaboradores judíos*, Toledo, 1985, p.55. James J. Murphy, *Rhetoric in the Middle Ages. A History of Rhetorical Theory from St. Augustine to the Renaissance* (Berkeley, 1974), trad. esp. *La retórica en la Edad Media. Historia de la teoría de la retórica desde San Agustín hasta el Renacimiento*, Mexico, 1986, p.103-104.

Epithalamium, qu'il adressa à frère Philippe de Pérouse. Les deux parties traditionnelles de l'*ars dictandi*, théorique et pratique, sont ici précédées de mots ou locutions relatifs aux vertus et aux vices. Au contraire, cependant, de l'*Ars epistolarium ornatus*, adressé quelques années plus tôt par Geoffroy d'Everseley au roi Alphonse X, qui insistait sur la partie théorique, le *Dictaminis Epithalamium* est essentiellement un ouvrage de pratique destiné à être utile *in descriptionibus cronicorum et in titulis preconiorum*. Inspiré des traités de Guido Faba, Boncompagno de Florence et Pierre de Blois, le *Dictaminis* de Juan Gil de Zamora fut connu et, probablement, utilisé durant tout le Moyen Age puisque le seul manuscrit qui nous l'ait transmis est une copie du XV^e siècle, provenant du Collège de San Bartolomé de Salamanque³⁷.

De la seconde moitié du XIII^e siècle date probablement la traduction castillane des *Étymologies* d'Isidore de Séville. Conservée dans un unique manuscrit du XV^e siècle, cette traduction offre en introduction, à la suite de quelques renseignements sur Isidore, un *epistolarium*, puis la traduction intégrale des livres concernant la grammaire, la rhétorique et la dialectique, la mathématique, la médecine, les lois et les livres IX et X qui fournissent un vocabulaire³⁸. Il s'agit indubitablement ici du premier traité sur la grammaire et la rhétoriques latines traduit en langue vulgaire. La définition de la rhétorique - *bene dicendi scientia in civilibus quaestionibus* - comme "science de bien parler dans les demandes des citoyens" ("*sciencia de bien dezir en las çibdadanas demandas*"), celle de la loi au sein de la rhétorique, puis la différence établie entre dialectique et rhétorique, la première, assimilée à la logique, "vient toujours dans les écoles", tandis que la seconde "sort quotidiennement au marché", ne pouvaient que renforcer l'idée normative de la rhétorique dans le cadre d'une vie sociale réglée par la loi.

La connaissance de la langue ne se limita pas aux seules études de grammaire et rhétorique latine. Dans un milieu intellectuel convaincu de l'unicité du savoir et de la pluralité des langues qui y donnent accès, où la cour donnait l'exemple, des *studia* de langues furent créés dès la première moitié du XIII^e siècle. Dominicains et franciscains fondèrent des écoles d'arabe et d'hébreu à Barcelone, Tunis, Murcie, Játiva et Valence, où s'illustrèrent Raymond de Penyafort et Raymond Martí au XIII^e siècle, Alfonso Buenhombre au XIV^e³⁹. Le but des *studia* d'arabe et d'hébreu était, naturellement, les missions en Afrique et la conversion des juifs et des musulmans. Quoique tous ne se limitèrent pas à cet objectif, lorsque Raymond Lulle réclama en 1311 la création, dans chaque *studium generale* d'Occident, d'une chaire d'hébreu, une chaire d'arabe et une chaire de chaldéen (syriaque), il s'agissait autant d'une exigence de savoir linguistique que d'un enseignement utile.

³⁷ Juan Gil de Zamora, *Dictaminis Epithalamium*, éd. Charles B. Faulhaber, Pisa, Pacini Editore, 1978. Sur l'*Ars epistolarium ornatus* de Geoffroy d'Everseley et sur l'*Epistolarium* de Pons de Provence, également adressé au roi Alphonse X le Sage, *vid.* Charles B. Faulhaber, *Latin Rhetorical Theory in Thirteenth and Fourteenth Century Castile*, Berkeley, University of California Press, 1972, p. 98-103.

³⁸ Joaquín González Cuenca, *Las Etimologías de San Isidoro romanceadas*, 2 vols., Salamanca, 1983.

³⁹ José María Coll, "Escuelas de lenguas orientales en los siglos XIII y XIV", *Analecta Sacra Tarraconensia*, 17 (1944), p. 115-138. Thomas Kaeppli, *Scriptores Ordinis Praedicatorum Medii Aevi*, III (Roma, 1980), p.281-287 et I (Roma, 1970), p.48-55. Adolfo Robles Sierra, *Fray Ramón Martí de Subirats*, Burgos, 1986.

La contribution hispanique aux matières du *trivium* fut donc, au cours de la première époque des *studia*, essentiellement pratique. La grammaire, présentée selon la tradition isidorienne comme science globale, et les *artes dictandi* conçus, selon la tradition cicéronienne, comme utiles aux sciences civiles, c'est à dire essentiellement au droit, entrent dans la catégorie des oeuvres didactiques propres à ce que W.K. Percival appelait la "tradition grammaticale méridionale", face aux courants spéculatifs et théoriques qui auraient caractérisé l'Europe du nord⁴⁰. L'intérêt pour un enseignement pratique du latin plus que pour une étude de ses structures linguistiques s'explique peut-être par l'adoption au XIII^e siècle, en Castille comme en Catalogne, des langues vernaculaires et leur élévation au rang de "langues savantes" capables, comme le latin, l'arabe, l'hébreu ou le grec, d'exprimer aussi bien les concepts abstraits que les choses concrètes; ce même intérêt pour la pratique explique sans doute aussi la rapide évolution du latin, que les théoriciens du nord de l'Europe tentaient alors de préserver en fonction de modèles archaïques. Il doit en tous cas être mis en parallèle avec la floraison de multiples ouvrages didactiques, écrits en langue vulgaire au cours du siècle et qui transmettent aussi bien la "philosophie" grecque, avec le *Secretum secretorum* attribué à Aristote, que la sagesse orientale, dans le *Sendebâr* ou le *Calila e Dimna*⁴¹.

Le goût pour la grammaire et la rhétorique ne disparut pas par la suite, comme en témoigne le grand nombre de manuscrits conservés des XIV^e et XV^e siècles⁴². Certains auteurs hispaniques apportèrent encore leur contribution. De la fin du XIII^e siècle ou du début du XIV^e date un *Doctrinale prosaicum*, actuellement conservé à Bâle et dû à un maître Martin, dominicain aragonais⁴³, mais, dans les domaines de la Couronne d'Aragon, le grand maître en la matière fut sans aucun doute Raymond Lulle qui, à Chypre en 1301, acheva une *Rhetorica nova* avant de rédiger, en 1305, puis dans les années 1312-1313, des *Artes praedicandi*⁴⁴. Au début du XIV^e siècle enfin, quoique certains historiens penchent toujours pour la seconde moitié du XII^e siècle, un certain *magister* Pierre de Compostelle rédigea un *De consolatione rationis*, clairement imité du *De consolatione philosophiae* de Boèce, qui consacre 84 vers à la grammaire, la logique et la rhétorique, et 98 à l'arithmétique, la musique et la géométrie; peut-être dû au dominicain Pedro Peláez qui avait été assigné comme maître de grammaire au *studium* de Compostelle en 1299, le traité, d'une facture extrêmement classique, révèle avant tout le poids de la tradition et une certaine influence de l'*Anticlaudianus* et du *De planctu naturae* d'Alain de

⁴⁰ W.K. Percival, "The Grammatical Tradition and the Rise of Vernaculars", *Historiography of Linguistics. Current Trends in Linguistics*, La Haye, 1975, p.231-275, cit. par Elena Pérez Rodríguez, *El Verbiginale...*, p.35.

⁴¹ Denis Menjot, "Enseigner la sagesse. Remarques sur la littérature gnomique castillane du Moyen Âge", *El discurso político en la Edad Media*, éd. Nilda Guglielmi & Adeline Rucquoi, Buenos Aires, 1995, p.217-231.

⁴² Estrella Pérez Rodríguez, *El Verbiginale. Una gramática castellana del siglo XIII*, Valladolid, 1990, p.34.

⁴³ Thomas Kaeppli, O.P., *Scriptores Ordinis Praedicatorum Medii Aevi*, III, Roma, 1980, p.106.

⁴⁴ Tomás & Joaquín Carreras y Artau, *Historia de la Filosofía Española. Filosofía cristiana de los siglos XIII al XV*, t.I, Madrid, 1939, p.294, 305 et 309-310.

Lille⁴⁵. Toujours pendant la première moitié du XIV^e siècle, un maître Martin de Cordoue semble avoir rédigé un *Breve compendium artis rhetorice* alors qu'il résidait à Paris. La distinction qu'il établit entre la dialectique qui "nous dispose à connaître le vrai" et la rhétorique qui "nous pousse à vouloir le bien" - *Unde sicut illa disponit nos ut sciamus verum, ita ista nos inclinat ut velimus bonum* - rappelle le souci didactique, presque "social" des prédécesseurs hispaniques de maître Martin, parmi lesquels il convient de mentionner le *De divisione philosophiae* de Dominicus Gundisalvus. Ici encore la rhétorique est intimement liée au droit et l'auteur développe l'idée d'un corps politique divisé en *iudices*, conseillers et peuple: l'*orator* qui s'adresse aux premiers doit fonder son discours sur la justice et l'égalité, aux seconds il doit montrer ce qui est utile et pratique, devant le peuple il doit louer la vertu et condamner le vice⁴⁶.

Le droit

Les études de grammaire et surtout celles de rhétorique devaient ainsi amener, dans la Péninsule ibérique, non pas à la recherche de la "vérité", mais à celle du "bien", de la morale. Elles débouchent donc naturellement, non sur la philosophie, mais sur le droit qui fut la reine des matières enseignées dans les *studia generalia*. La première étape du *studium* de Palencia, des années 1180 à la mort du roi Alphonse VIII en 1214, se caractérisa par la prédominance des juristes, souvent originaires d'Italie, et laissa des traces dans les *lectiones* d'Ugolino da Sesso⁴⁷. Dans les statuts qu'il donna à la demande des "étudiants de l'université du *studium* de Salamanque" en 1254, Alphonse X dota largement les chaires d'un maître en lois aidé d'un bachelier, un maître en décrets et deux maîtres de décrétales, outre deux chaires de logique, deux de grammaire et deux de physique. Ces matières correspondaient à celles que les compilateurs des *Partidas* définirent comme étant nécessaires et suffisantes pour qu'existât un *studium generale*. Le droit y occupait néanmoins une place à part puisque "la science du droit est comme la source de la justice, et le monde en tire profit plus que de toute autre science", ce qui faisait des maîtres qui l'enseignaient des sujets privilégiés: les *Partidas* spécifièrent qu'ils avaient droit au titre de "maîtres et chevaliers" et "seigneurs des lois", qu'en leur présence tout juge devait se lever pour les accueillir, que les gardes royaux ne devaient pas les faire attendre à la porte, qu'ils étaient exemptés d'une série d'impôts, et enfin qu'après vingt ans d'enseignement du droit, ils devaient être honorés comme

⁴⁵ Charles B. Faulhaber, *Latin Rhetorical Theory in Thirteenth and Fourteenth Century Castile*, Berkeley, University of California Press, 1972, p.54-56. Petri Compostellani, *De consolatione rationis libri duo*, éd. Petrus Blanco Soto, Münster, 1912. Sur la date du traité et son auteur, *vid.* Lucas Modri, "De Petro Compostellano qui primus assertor Immaculatae Conceptionis dicitur", *Antonianum*, 29 (1954), p.563-572.

⁴⁶ Charles B. Faulhaber, *Latin Rhetorical Theory in Thirteenth and Fourteenth Century Castile*, Berkeley, University of California Press, 1972, p.121-139 et 148-150.

⁴⁷ Gonzalo Martínez Díez, "Tres lecciones del siglo XII del Estudio General de Palencia", *Anuario de Historia del Derecho Español*, 40 (1991), p.391-449. *Vid.* Adeline Rucquoi, "La double vie du *studium* de Palencia (c.1180-c.1250)", *Homenaje a D. Antonio García y García, Studia Gratiana* (à paraître).

des comtes⁴⁸. Dans le but de favoriser l'étude du droit, Alphonse X avait pris soin d'obtenir du pape Alexandre IV, en 1255, l'autorisation pour tous les écoliers de l'université, à la seule exception des réguliers, de s'adonner à l'étude du droit civil, en dépit de l'interdiction de 1219 qui avait été incluse dans les *Décrétales* en 1234⁴⁹.

L'étude du droit civil incluait naturellement celle de l'ensemble du *Corpus iuris civilis* - *Digestum vetus*, *Inforciatum*, *Digestum novum*, Code de Justinien, *Institutes* et *Novellae*, auxquels s'ajoutaient les *Consuetudines feudorum* - de la même manière que les canonistes devaient connaître le *Corpus iuris canonici* qui, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, n'incluait encore que le *Décret* de Gratien et les *Décrétales* de Raymond de Penyafort. Les livres légués par certains chanoines de Salamanque au XIII^e siècle témoignent de l'intérêt porté au droit civil et à ses commentateurs, puisqu'en 1240 maître Pierre, chantre de la cathédrale, possédait la *Summa Azzonis*, et qu'en 1264 l'archidiacre Alfonso Pérez légua la *Glose* d'Accurse au chapitre de sa ville natale en Galice⁵⁰.

Aucune oeuvre originale de droit civil ne paraît cependant avoir été conçue dans le cadre des *studia generalia*, même si l'on ajoute à ceux de la Péninsule ibérique celui de Bologne où étudièrent de nombreux Espagnols, et si l'on tient compte du fait que deux fils d'Accurse, Cervotto et Guillermo, se trouvaient à Salamanque vers 1275⁵¹. Il est néanmoins difficile de ne pas voir l'influence et le poids des *studia generalia* derrière l'immense oeuvre législative et juridique du règne d'Alphonse X. Avec l'élaboration, en langue vernaculaire, de l'*Espéculo* (1256), du *Libro del Fuero de las Leyes* (vers 1265) et des *Partidas* (vers 1272), le roi ne cherchait pas seulement à unifier les coutumes et droits municipaux ou à revendiquer le monopole législatif, il créait un droit exclusif pour la Castille. Issues de la tradition castillane - *Liber Iudicum*, *fueros* et coutumes -, les *Partidas* incorporent le droit canonique, le *ius commune*, les *consuetudines feudorum*, la *Politique* d'Aristote, Cicéron, Sénèque, Thomas d'Aquin et les Saintes Ecritures pour créer un nouveau droit, seulement limité par la foi⁵². En 1348,

⁴⁸ Alfonso X el Sabio, *Las Siete Partidas*, Salamanca, 1555, Partida II, Tit. XXXI, ley III et ley VIII. Comme le fait remarquer Antonio García y García, "La universidad de Salamanca en la Edad Media", *Università in Europa. Le istituzioni universitarie dal Medio Evo ai nostri giorni. Strutture, organizzazione, funzionamento*, éd. A. Romano, Messina, 1995, p.17-35, il ne s'agit là que d'un idéal et non de la description de la réalité. L'importance du droit et les privilèges dont jouissaient les maîtres en droit civil sont cependant réels dans l'Espagne médiévale.

⁴⁹ Vicente Beltrán de Heredia, "Los orígenes de la universidad de Salamanca", *La Ciencia Tomista*, 81 (1954), p.90-95.

⁵⁰ Antonio García y García, "The Faculties of Law", *History of the University in Europe*, t.1, Cambridge, 1992, p.393-397. *Id.*, "La enseñanza del Derecho en la universidad medieval", *Manuels, programmes de cours et techniques d'enseignement dans les universités médiévales*, éd. Jacqueline Hamesse, Louvain-la-Neuve, 1994, p.201-234. Vicente Beltrán de Heredia, *Cartulario de la universidad de Salamanca (1218-1600)*, I, Salamanca, 1970, p.89. Antonio García y García, "La diócesis de Mondoñedo y la universidad de Salamanca en los siglos XIII-XV", *Estudios Mindonienses*, 4 (1988), p.499-506.

⁵¹ F. Soetermeer, "Un professeur de l'université de Salamanque au XIII^e siècle: Guillaume d'Accurse", *Anuario de Historia del Derecho Español*, 55 (1985), p.753-765.

⁵² Aquilino Iglesia Ferreirós, "La labor legislativa de Alfonso X el Sabio", *España y Europa. Un pasado jurídico común*, Murcia, 1986, p.275-599. Jerry R. Craddock, "The Legislative Works of Alfonso el Sabio", *in*

l'*Ordenamiento* d'Alcalá établit un ordre de prélation des sources du droit qui faisait du roi, en dernier recours, le seul habilité à créer du droit, à le modifier et à l'interpréter; Alphonse XI précisait cependant, à propos de l'étude du droit civil et canonique: "Cependant nous voulons bien et nous tolérons que les livres des droits que les savants anciens firent soient lus dans les *estudios generales* de notre royaume, parce qu'il contiennent beaucoup de sagesse, et nous voulons favoriser le fait que nos sujets soient savants et, par là, plus honorés"⁵³. Une glose en marge de l'un des manuscrits des *Partidas* mentionnait que l'*Ordenamiento* de 1348 avait été élaboré par les "docteurs"; il donna lieu à des Commentaires, notamment de l'évêque Vicente Arias de Balbona et du docteur Díaz de Montalvo⁵⁴.

Les "cahiers de lois" et les "cahiers de doléances" des Cortes des XIV^e et XV^e siècles témoignent de réflexions sur la loi, sur la toute-puissance législative du monarque, sur le rôle des procureurs face à cette revendication. A la suite des Cortes de Briviesca de 1387, les Cortes parvinrent, *de facto* mais aussi *de iure*, à limiter considérablement le pouvoir législatif du roi; celui-ci en 1442, puis en 1445 à Olmedo, réaffirma sa *potestas* absolue quant à la création et l'interprétation du droit⁵⁵. Les arguments qui soutenaient ces deux conceptions du meilleur régime politique dans la Castille des XIV^e et XV^e siècles sont évidemment dus aux juristes du roi et à ceux des villes, issus des *studia generalia* du royaume. Ces mêmes juristes, qui souvent enseignaient ou avaient enseigné à Salamanque et Valladolid, eurent également l'occasion de définir leurs concepts du pouvoir dans le cadre de la querelle entre conciliaristes et papalistes qui surgit avec le Grand Schisme⁵⁶.

La contribution des universités à la pensée juridique se fit donc en langue vulgaire en Castille et au Portugal. Elle permit d'affiner les concepts de monarchie absolue, de participation des villes au pouvoir législatif et de la notion même de loi. En Catalogne, la réception du droit romain et celle du droit canonique, favorisées par la présence massive d'étudiants à Bologne, furent précoces et, sous le nom de "droit commun", tous deux furent appliqués chaque fois que le "droit particulier", essentiellement les *Usatges de Barcelona* du milieu du XI^e siècle, révisés au XII^e et promulgués à Barcelone en 1251, n'était pas suffisant; dès la fin du XIII^e siècle, cependant, les juristes des divers

Robert I. Burns, *Emperor of Culture. Alfonso X the Learned of Castile and His Thirteenth-Century Renaissance*, Philadelphia, UPP, 1990, p.182-197.

⁵³ *Cortes de los antiguos reinos de León y Castilla*, t.I, Madrid, 1861, p.492-593, en particulier p.541-543.

⁵⁴ Ramón Fernández Espinar, *Manual de Historia del Derecho Español*, I. *Las fuentes*, Madrid, 1989, p.458-462. Biblioteca Nacional, Madrid, Ms. 710: Gloses et commentaires au *Fuero Real* par le docteur Vicente Arias, évêque de Plasencia (1403-1414).

⁵⁵ Benjamín González Alonso, "De Briviesca à Olmedo (Algunas reflexiones sobre el ejercicio de la potestad legislativa en la Castilla bajomedieval)", *El Dret comú i Catalunya*, éd. Aquilino Iglesia Ferreirós, Barcelona, 1995, p.43-74.

⁵⁶ Adeline Rucquoi, "Démocratie ou monarchie. Le discours politique dans l'université castillane au XV^e siècle", *El discurso político en la Edad Media*, éd. Nilda Guglielmi & Adeline Rucquoi, Buenos Aires, 1995, p.233-255.

royaumes de la Couronne d'Aragon, au travers de commentaires et des dispositions des Cortes, parvinrent à limiter le pouvoir royal et à s'ériger en ultimes interprètes de la loi.

La recherche du *bonum*, du bien commun, semble avoir donc prévalu dans la formation que dispensaient les *studia generalia* de la Péninsule. La morale, à laquelle est liée la rhétorique, est cette partie de *l'hominis perfectio* qui, pour Martin de Cordoue, consistait *in amore virtutis* et qui avait pour but *d'invenire vias ut inflammet auditores ad amorem iusti et equi*, au contraire de la dialectique, spéculative, confinée dans les écoles, qui "trouve des raisons et des arguments *ad cognoscendum*". Si la morale et la vertu sont liées à l'action, le droit en est l'expression la plus haute puisqu'il permet d'ordonner la société humaine grâce aux lois et aux formes de gouvernement. La première contribution des *studia generalia* à la pensée hispanique médiévale aura sans doute été cet enracinement dans la réalité, ce profond désir d'agir au sein du monde, et d'y implanter une morale dont le droit fût l'expression et le garant.

La philosophie

Bien que moins cultivée, la dialectique, qui amène à la philosophie et à la théologie, figure au sein des matières du *trivium*, et les *studia* dominicains et franciscains, puis les universités offrirent un enseignement de logique, philosophie naturelle et théologie tout au long du Moyen Age. Ici encore, la première impression qui se dégage est celle d'une normalité de bon aloi, sans aucune originalité, ni dans les oeuvres étudiées ni dans la production intellectuelle. Les histoires générales de la philosophie en Occident ne citent, dans le meilleur des cas, que les noms de Dominicus Gundisalvus, Petrus Hispanus (Jean XXI) et Raymond Lulle, tout en accordant à la Péninsule ibérique une place prépondérante dans le mouvement des traductions des XII^e et XIII^e siècles et l'élaboration des philosophies musulmane et juive⁵⁷. Le rôle de l'Espagne se serait-il réduit à celui d'intermédiaire, de simple "truchement" de concepts logiques et philosophiques que d'autres, à Paris ou Oxford, recueillirent, commentèrent et utilisèrent dans des oeuvres qui, à leur tour, furent lues et enseignées dans les *studia* de la Péninsule? Le problème est sans doute beaucoup plus complexe et, dans l'état actuel des recherches, seules quelques pistes s'offrent à nous pour le résoudre.

Les traducteurs du XII^e siècle, contrairement à une idée trop souvent acceptée, étaient avant tout, dans leur domaine, des savants auxquels la connaissance de l'arabe permettait un accès direct aux textes. Leur objectif premier n'était donc pas la traduction sinon la connaissance et, par conséquent, l'élaboration d'oeuvres personnelles: les *Quaestiones naturales* d'Adélarde de Bath, l'*Epitome totius astrologiae* de Iohannes Hispalensis, le *De essentiis* d'Hermann le Dalmate, le *De divisione philosophiae* et les autres oeuvres attribuées à Dominicus Gundisalvus en témoignent. Il semble donc naturel que les matières traduites, astrologie et astronomie, médecine, mathématiques et philosophie aient influencé les milieux intellectuels proches des traducteurs.

⁵⁷ Julián Marías, *Historia de la filosofía*, Madrid, 1941. Alain de Libéra, *La philosophie médiévale*, Paris, PUF, 1993.

A Tolède, où avaient été traduits le *De anima* d'Avicenne et le *Fons Vitae* d'Avicébron par Johannes Hispalensis, la *Physique*, les *Météorologiques*, les traités *De coelo* et *De generatione et corruptione* d'Aristote, l'*Énumération des sciences* d'Al-Farabi, et divers traités de logique par Gérard de Crémone, le *De intellectu* d'Al-Farabi, celui d'Al-Kindi et celui d'Alexandre d'Aphrodise par Dominicus Gundisalvus, et le *Liber de causis* qui fut longtemps attribué à Aristote, le chapitre comptait parmi ses dignitaires entre 1209 et 1214 un *magister* Maurice, qui occupa ensuite le siège épiscopal de Burgos (1214-1238)⁵⁸. Il s'agit probablement du Mauricius Hispanus dont les oeuvres furent condamnées à Paris en 1215 par le chancelier Robert, en même temps que les *libri Aristotelis de Metaphysica et de Naturali Philosophia, nec summae de iisdem*⁵⁹; en 1248, son neveu, Juan de Medina de Pomar, alors archevêque de Tolède, léguait par testament "*libros omnes de gramatica et de pholisophia (sic) et omnes legales*" à l'un de ses neveux⁶⁰.

A l'époque où Maurice était à Burgos, un mouvement "hérétique" se développa dans la région de Palencia, León et Burgos; nous en connaissons l'existence au travers des condamnations qu'en fit le roi Ferdinand III en 1236, d'une lettre de pardon à un certain Vidal de Arvial de Burgos et, surtout, d'un traité de Lucas de Tuy. La présence de Maurice à Burgos est exactement contemporaine de la seconde étape du *studium generale* de Palencia, alors orienté vers les arts et la théologie, et de mentions d'"hérétiques" dans la région. Or, en dehors de quelques goliards, il semble que les "hérétiques" qui suscitèrent l'ire de Lucas de Tuy aient en fait été des philosophes naturels - "*qui philosophorum seu naturalium nomine gloriantur*", dit le texte -. L'insistance avec laquelle l'ancien chanoine de San Isidoro de León, Lucas, recommanda aux clercs d'éviter les *novitatis assertores*, affirma qu'Isidore de Séville et Grégoire le Grand étaient les *Ecclesiae Dei philosophos*, rappela les vertus des sacrements et du pèlerinage, ou indiqua les images appropriées pour les églises, avait pour but de fustiger ces philosophes qui "*malunt vocari naturales seu philosophi, cum antiqui philosophi ab haereticis parum distent, et modernorum naturalium plures haeretica labe sordescant*". Certains avaient pris l'apparence, selon Lucas de Tuy, de prêtres séculiers, de frères et de moines.

Ces philosophes prétendaient réviser les Saintes Écritures, en soutenant par exemple qu'Eve n'avait pas été tirée de la côte d'Adam, mais *intelligendum est* qu'elle avait été faite de la superficie de la terre humide grâce à la chaleur d'Adam, *unde vir est calidior faemina*. Ils affirmaient qu'une fois terminée la création, Dieu avait transféré à la nature le pouvoir de faire; les prières étaient donc inutiles, "*quia nihil potest in hoc mundo fieri nisi quod determinatum est a natura*". Lucas de Tuy leur

⁵⁸ Francisco J. Hernández, *Los cartularios de Toledo. Catálogo documental*, Madrid, Fundación Ramón Areces, 1985. Luciano Serrano, *Don Mauricio, obispo de Burgos y fundador de su catedral*, Madrid, 1922.

⁵⁹ C. Jourdain, *Index chronologicus chartarum pertinentium ad historiam universitatis parisiensis*, Paris, 1862, 4, n° 17.

⁶⁰ Manuel Alonso Alonso, "Bibliotecas medievales de los arzobispos de Toledo", *Razón y Fe*, 123/41 (1941), p.295-309.

reproche également de dire que toutes les choses d'ici-bas - *omnia inferiora* - sont mues selon le cours des planètes et non *secundum voluntatem divinam*⁶¹.

Il est difficile de ne pas voir ici une tentative d'explication rationnelle des phénomènes naturels, faite par des aristotéliens qui avaient entre les mains "*ille liber qui Perpendicularium Scientiarum dicitur*" et prônaient que "*De spina legitur rosa et de philosophorum libris pulchra sapientia*". Angel Martínez Casado, qui s'est penché sur le problème trouve dans les accusations du chanoine de León les chefs qui figureront, en 1270, dans l'interdiction d'Etienne Tempier à Paris⁶². Autour du *studium* de Palencia s'était donc créé un groupe de philosophes naturels, qui disposaient de moyens pour faire connaître leurs idées. Certains "prêchaient", c'est à dire exposaient leurs idées publiquement. D'autres, comme le révèle l'anecdote de l'hérétique Arnaldus, qui venait *de confinibus Galliae*, préféraient la diffusion écrite: *scriptor velocissimus*, Arnaldus révisait - "corrompait", dit Lucas - les écrits patristiques, puis vendait ou donnait ses oeuvres "aux catholiques, pour les séduire avec de tels artifices et circonvenir les esprits des lecteurs qui n'étaient pas sur leur garde". Pour Lucas de Tuy, il existait un lien direct de cause à effet entre ces philosophes, qui infusaient le *venenum erroris*, et la "secte des Manichéens"⁶³.

L'existence d'une école de philosophie naturelle dans la Castille de la première moitié du XIII^e siècle n'a rien qui doive surprendre, pour peu que l'on examine l'énorme entreprise de traduction menée depuis un siècle en Galice, à León, à Ségovie, à Pampelune, à Tarazona, à Barcelone, puis à Tolède. Dès leur apparition, franciscains et dominicains s'intéressèrent aux oeuvres de philosophie naturelle, ainsi qu'en témoigne la liste des livres qu'ils empruntèrent, entre 1222 et 1230, aux archevêques de Compostelle et qui comprenaient les oeuvres de David de Dinant et le *De animalibus* d'Aristote, traduit par Michel Scot; le premier de ces archevêques, Pedro Muñiz (1206-1224), qui avait été antérieurement doyen puis évêque de León, se fit une réputation de "nécromancien" et spécialiste en "arts magiques", ce qui veut probablement dire qu'il était mathématicien, astrologue et peut-être alchimiste ou médecin⁶⁴. Antoine de Lisbonne-Padoue utilisa, dans les *Sermones* qu'il rédigea à Padoue vers 1229, la traduction du *De animalibus* qu'avait réalisée à Tolède Michel Scot vers 1217, époque où le futur saint étudiait à Santa Cruz de Coïmbre; les treize livres que le *scriptorium* de Santa Cruz livra en 1218 à un *magister* Gil montrent que la bibliothèque recelait alors la *Rhétorique* de Cicéron, de nombreux ouvrages

⁶¹ Lucae Tudensis, *De altera vita fideique controversiis*, éd. Juan de Mariana, Ingolstadt, 1612, Livre III, chap. 1 et 2.

⁶² Lucae Tudensis, *De altera vita fideique controversiis*, Livre III, 2. Angel Martínez Casado, "Cataros en León. Testimonio de Lucas de Tuy", *Archivos Leoneses*, 74 (1983), p.263-311, en particulier p.279, 291 et 292-296.

⁶³ Lucae Tudensis, *De altera vita fideique controversiis*, Livre III, 20, 17 et 1.

⁶⁴ Manuel de Castro, "La biblioteca de los franciscanos de Val de Dios, de Santiago (1222-1230)", *Archivo Ibero-Americano*, 53 (1993), p.151-162. Luis García Ballester, "Naturaleza y ciencia en la Castilla del siglo XIII", *VI^a Semana de Estudios Medievales (Nájera, 1995)* (à paraître). Antonio López Ferreiro, *Historia de la S.A.M. Iglesia de Santiago de Compostela*, t.V, Santiago, 1902, p.73-74.

d'astronomie, de médecine astrologique, de géométrie, des lapidaires et des *libri fisicales*⁶⁵. Petrus Hispanus (1210-1277), auteur des *Summulae logicales*, est souvent considéré comme "un exemplaire typique de l'universitaire parisien des troisième et quatrième décades du XIII^e siècle"⁶⁶. Ses études d'arts et de médecine, son goût pour Aristote qu'il connaissait au travers des traductions faites à Tolède, son amitié avec le traducteur franciscain Pedro Gallego montrent en fait que l'éducation qu'il avait reçue à Lisbonne et à Compostelle fut déterminante; son séjour à Paris lui permit sans doute d'étendre ses intérêts à des domaines spéculatifs, la logique et la théologie, mais ses commentaires au *De anima* et au *De sensu et sensato* d'Aristote, antérieurs à ses *Summulae logicales*, celui qu'il consacra au *De animalibus* et ses nombreux ouvrages médicaux appartiennent pleinement à la pensée hispanique du XIII^e siècle⁶⁷. Pedro Gallego (c.1200-1267), qui fut confesseur du futur Alphonse X, provincial de Castille puis évêque de Carthagène, acquit sa formation à Compostelle et à Tolède, où il prit l'habit franciscain en 1220; grand amateur d'astronomie et des *libri naturales* d'Aristote et Averroès, entre 1250 et 1267 il traduisit et adapta le *De animalibus*, le *In regitiva domus*, et composa une *Summa astronomica*⁶⁸.

L'intérêt pour la philosophie naturelle, et donc pour Aristote et ses commentateurs, ne disparut pas avec les condamnations de Lucas de Tuy et la disparition du *studium* de Palencia après 1250. Le franciscain Juan Gil de Zamora (c.1240-c.1320), bien qu'il eût obtenu son titre de maître en théologie à Paris à l'époque où l'évêque Etienne Tempier interdit les treize thèses d'origine aristotélicienne et averroïste, consacra une partie de sa vie à des thèmes de philosophie naturelle; l'encyclopédie *De historia naturalis*, probablement commencée vers 1275, et le traité *Contra venena et animalia venenosa*, rédigé vers 1290-1295, témoignent du désir de l'auteur de faire connaître au plus grand nombre, grâce au système alphabétique, le monde des *res naturales*, manifestation du pouvoir divin⁶⁹. L'*Historia naturalis* révèle cependant que les condamnations de 1277 étaient connues de Juan Gil de Zamora, qui prit soin de placer, comme connaissance ultime, celle de Dieu. Raymond Lulle (1233-

⁶⁵ Jacqueline Hamesse, "L'utilisation des florilèges dans l'oeuvre d'Antoine de Padoue. A propos de la philosophie naturelle d'Aristote", *Congresso Internacional «Pensamento e Testemunho». 8º Centenário do Nascimento de Santo António*, I, Braga, 1996, p.111-117. Artur Moreira de Sa, "Primórdios da Cultura Portuguesa", *Arquivos de História da Cultura Portuguesa*, I, n° 1, Lisboa, 1967, p.21.

⁶⁶ Joaquín Carreras Artau & Juan Tusquets Terrats, *Apports hispaniques à la philosophie chrétienne de l'Occident*, Louvain, 1962, p.16.

⁶⁷ Tomás & Joaquín Carreras y Artau, *Historia de la Filosofía Española, Filosofía cristiana de los siglos XIII al XV*, I, Madrid, 1939, p.101-144. Une étude minutieuse des milieux intellectuels hispaniques entre 1150 et 1250 infirme certaines conclusions de Carreras y Artau qui n'accordaient à la Péninsule aucune influence sur l'éducation du futur Jean XXI et, en dépit des traductions faites à Tolède, aucun rôle quant à son intérêt pour les oeuvres d'Aristote ou la médecine.

⁶⁸ A. Pelzer, "Un traducteur inconnu: Pierre Gallego, franciscain et premier évêque de Carthagène (1250-1267)", *Micellanea Francesco Ehrle. Scritti di Storia e Paleografia*, vol.I, Città del Vaticano, 1924, p.407-456. José García Oro, *Francisco de Asís en la España medieval*, Santiago de Compostela, 1988, p.216-218.

⁶⁹ Johannes Aegidius Zamorensis, *Historia naturalis*, éd. Avelino Domínguez García & Luis García Ballester, 3 vols., Valladolid, Junta de Castilla y León, 1994, p.42-75.

1315), le *doctor illuminatus* auquel les spécialistes espagnols accordent une place prééminente, alors que d'autres ne semblent pas savoir où le situer⁷⁰, tout en s'opposant à l'averroïsme, tenta également dans son *Ars Magna* de faire oeuvre d'encyclopédiste en incluant et en dépassant la logique aristotélicienne. A la fin du siècle, dans le *Lucidario* qui lui est attribué, le roi Sanche IV de Castille se donna pour objectif d'amener "à concordance et au service et à l'exaltation de notre foi" "les maîtres de la théologie et ceux des natures qui s'opposent sur ces choses qui sont surnaturelles"⁷¹.

L'adoption au XIV^e siècle, dans les *studia* dominicains, du thomisme s'inscrit ainsi dans une perspective de continuité par rapport à l'intérêt pour la philosophie naturelle qui avait marqué tout le XIII^e. La *Summa totius logicae Aristotelis*, du début du XIV^e siècle, qui fut longtemps considérée comme oeuvre de Thomas d'Aquin, montre que les théories aristotélico-thomistes furent précocement enseignées dans les *studia* dominicains de Castille⁷². La théorie de la "loi naturelle" en particulier, qui apparaissait déjà dans les premières oeuvres juridiques d'Alphonse X le Sage, se retrouve aussi bien dans le roman du *Caballero Zifar* de 1300, que dans les oeuvres du prince Juan Manuel, ou encore le prologue du *Libro de la montería* ou *Livre de la chasse*, rédigé vers 1340-1350⁷³. En Aragon, en Galice et en Navarre, les franciscains qui avaient obtenu leur titre de maître en théologie, commencèrent, comme Gonzalo de Valboa (mort en 1313) à élaborer une théologie spirituelle contre la prédominance de la philosophie aristotélicienne et "scientifique" qui avait prévalu dans l'ordre; ils adhérèrent bientôt aux tendances scotistes, dont les figures de proue sont sans doute Antonio Andrés, le *doctor dulcifluus* (c.1250-1320), Pedro Tomás, le *doctor strenuus et invincibilis* (c.1280-c.1337), Pedro de Navarra (c.1280-c.1347) et Alvaro Pelayo (c.1285-1348) qui fut pénitencier du pape et s'orienta vers le droit politique et la répression des hérésies. A partir de Gonzalo de Valboa, la "contemplation théologique" se sépara nettement de la philosophie en s'érigeant, non seulement comme moteur de la dévotion, mais encore comme accessible à tous, indépendamment du degré de connaissances⁷⁴. Les franciscains qui suivirent cette voie restaient, malgré eux peut-être, dans la tradition hispanique, celle qui prétendait mettre à la portée du plus grand nombre les concepts intellectuels et "universitaires": la philosophie naturelle au XIII^e siècle, la théologie au XIV^e. La dénonciation de la corruption de l'Eglise à laquelle se livra Alvaro Pelayo vers 1320-1330, comme les

⁷⁰ Tomás & Joaquín Carreras y Artau, *Historia de la filosofía española. Filosofía cristiana de los siglos XIII al XV* (2 vols., Madrid, 1939-1943), consacrent plus de 600 pages à Raymond Lulle et au lullisme, alors que Alain de Libéra, *La philosophie médiévale*, Paris, PUF, 1993, ne mentionne que deux fois son nom dans son chapitre sur le XIII^e siècle (p.415 et 418).

⁷¹ R.P. Kinkade, *Los "Lucidarios" españoles*, Madrid, 1968, p.80.

⁷² Tomás & Joaquín Carreras y Artau, *Historia de la filosofía española. Filosofía cristiana de los siglos XIII al XV*, t.II, Madrid, 1943, p.444-447.

⁷³ Dennis P. Seniff, "Introduction to Natural Law in Didactic, Scientific and Legal Treatises in Medieval Iberia", *The Medieval Tradition of Natural Law*, éd. H.J. Johnson, Kalamazoo: Medieval Institute, 1987, p.161-178.

⁷⁴ Tomás & Joaquín Carreras y Artau, *Historia de la filosofía española. Filosofía cristiana de los siglos XIII al XV*, t.II, Madrid, 1943, p.459-480. *Historia de la teología española*, I, Madrid, 1983, p.474-487.

sermons enflammés du dominicain Vicente Ferrer au début du XV^e siècle s'inscrivent toujours dans une logique du *bonum*, de la morale, plus que de la spéculation sur la *veritas*⁷⁵.

Philosophie naturelle et théologie restèrent cependant intimement liées. Et lorsque Salamanque en 1381, puis Valladolid en 1418, reçurent du pape l'autorisation d'enseigner la théologie, les chaires de théologie furent données, dans le *cursus* universitaire, à ceux qui avaient antérieurement enseigné la "logique" et la "philosophie naturelle" en commentant les *Sententiae* et les douze livres de la *Métaphysique* d'Aristote. Ce fut notamment le cas, au XV^e siècle, des représentants d'un courant hétérodoxe à l'université de Salamanque: Alfonso de Madrigal (1410-1455), Pedro Martínez de Osma (c.1420-1480), Antonio de Nebrija (1441-1522)⁷⁶. Nebrija, précisément, est passé à la postérité comme le premier des humanistes face aux "barbares" qui suivaient la tradition médiévale. Titulaire de la chaire d'arts, c'est à dire de grammaire et de rhétorique, à Salamanque entre 1475 et 1487, il élaborait une nouvelle grammaire latine, les *Introductiones latinae*, divers vocabulaires et la première grammaire d'une langue vernaculaire, la *Gramatica de la lengua castellana* (1492). Avec les *Introductiones*, Nebrija s'inscrit dans la voie d'un retour vers le latin classique qu'avaient ouverte Lorenzo Valla et Perottus, s'opposant à la tradition qu'incarnait encore, dans sa traduction et son commentaire à la *Rhétorique* de Cicéron, l'évêque Alfonso de Cartagena (1386-1456). Mais les *Introductiones* ne sont pas une grammaire spéculative, sinon un manuel mieux adapté que les précédents aux exigences des étudiants de la fin du XV^e siècle, et la *Grammaire de la langue castillane* témoigne du souci didactique qui animait l'ancien maître du *studium* de Salamanque⁷⁷, souci qu'il partageait avec d'autres collègues⁷⁸. Vers 1460, l'ancien titulaire de la chaire de théologie de Salamanque, le dominicain Lope de Barrientos, avait composé, pour un public non universitaire, une synthèse des principes élémentaires de la philosophie et de la théologie, la *Clavis Sapientiae*⁷⁹.

La médecine

⁷⁵ Alvaro Pais, *Estado e pranto da Igreja (Status et planctus Ecclesiae)*, éd. Miguel Pinto de Meneses, 4 vols., Lisboa, 1988-1994. Pedro M. Cátedra, *Sermón, sociedad y literatura en la Edad Media. San Vicente Ferrer en Castilla (1411-1412)*, Salamanca, 1994.

⁷⁶ José Riesco Terrero, "La metafísica en España (siglos XII al XV)", *Repertorio de Historia de las Ciencias Eclesiásticas en España*, 4, Salamanca, 1972, p.203-259. Adeline Rucquoi, "Démocratie ou monarchie. Le discours politique dans l'université castillane au XV^e siècle", *El discurso político en la Edad Media, op.cit.*, p.233-255.

⁷⁷ Francisco Rico, *Nebrija frente a los Bárbaros*, Salamanca, Universidad, 1978. Carmen Codoñer, "Las *Introductiones latinae* de Nebrija: tradición e innovación", *Nebrija y la introducción del Renacimiento en España*, éd. V. García de la Concha, Academia Literaria Renacentista, III, Salamanca, 1983, p.105-122.

⁷⁸ Angel Gómez Moreno, "Gramática castellana de Palacio: un nuncio de Nebrija", *Revista de Literatura Medieval*, I (1989), p.41-51. Que soit ici remercié Victor Infantes qui m'a fourni cette référence, ainsi que celles qui concernent Nebrija citées dans la note précédente.

⁷⁹ Angel Martínez Casado, *Lope de Barrientos. Un intelectual de la corte de Juan II*, Salamanca, 1994, p.149-166.

L'intérêt porté à la médecine dans la Péninsule ibérique au Moyen Age fut intimement lié à la philosophie naturelle. Entre le début du XII^e siècle et le milieu du XIII^e, les traducteurs se soucièrent de faire connaître en langue latine le *Secretum secretorum* du Pseudo-Aristote, les oeuvres d'Hippocrate et de Galien, d'al-Razi, Abu-l-Qasim, Ibn Ridwan, Hunayn ibn Ishaq (Johannicius), et le canon d'Avicenne. La médecine, qui intéressa de nombreux philosophes, comme Petrus Hispanus - auteur, entre autres, du *Thesaurus pauperum* qui servit de manuel dans les universités médiévales -, Juan Gil de Zamora, Raymond Lulle et Arnaud de Villeneuve, connut un grand développement avec la création des universités. Alphonse X instaura deux chaires de "physique" à Salamanque en 1254, et la médecine fut enseignée à Lisbonne et à Lérida dès l'apparition de leurs *studia generalia* à la fin du XIII^e siècle. Les concepts fondamentaux de la médecine savante, c'est à dire l'*equalis complexio* ou équilibre entre les divers éléments du corps, et l'*humiditas radicalis* qui dépend aussi de l'environnement et de la diète alimentaire, reposaient sur des catégories aristotéliennes, de même que la recherche des causes de la maladie. La démarche du médecin est donc semblable à celle du philosophe naturel, leur champ d'intérêt, les *res naturales*, est le même, et tous deux travaillent sur une cosmologie. Sans mépriser la médecine pratique et expérimentale, qui s'appuie sur ou produit des *Antidotarius*, des *Regimen sanitatis* et même des traités de botanique, les médecins issus des *studia generalia* cherchaient avant tout à obtenir une connaissance rationnelle du corps humain considéré comme "chose naturelle", et à découvrir les causes de la "rupture d'équilibre" que signifie la maladie⁸⁰.

Les universités favorisèrent donc la "professionalisation" de la médecine et la "médicalisation" de la société: alors même que Thomas d'Aquin, commentant la *Politique* d'Aristote, chargeait les édiles municipaux du soin d'engager de bons médecins pour veiller sur la santé de leurs administrés, Alphonse X le Sage, dans la seconde *Partida*, définissait les médecins comme ceux qui "non seulement doivent lutter pour erradiquer les maladies des hommes, mais aussi préserver leur santé afin qu'ils ne tombent pas malades". Plus encore donc que la philosophie naturelle dont elle est directement issue, la médecine tend vers la pratique, le *bonum*, et ressemble en cela au droit. A partir de la fin du XIII^e siècle, les villes appointèrent des médecins, comme elles appointaient des *letrados* versés en droit. Et si les bibliothèques des médecins chrétiens recelaient des ouvrages en latin, les connaissances médicales circulèrent rapidement en langue vulgaire comme en arabe et en hébreu. Dans les principautés de la couronne d'Aragon, tandis que les *Aphorismes* d'Hippocrate, l'*Albucasis*, un *Regimen sanitatis ad rege Aragonum*, le *Thesaurus pauperum* de Petrus Hispanus, divers traités de chirurgie ou encore l'*Antidotarius Nicolai* étaient traduits en catalan, Raymond Lulle et Arnaud de Villeneuve rédigeaient directement en langue vulgaire leurs ouvrages de médecine⁸¹. En Castille, où la peste fit son apparition dès 1301, divers traités furent écrits, tels l'*Epistola et regimen de pestilencia* que composa à

⁸⁰ Luis García Ballester, "Universidad y nueva profesión médica en la Europa latina medieval, siglos XIII y XIV", *Universidad, cultura y sociedad en la Edad Media*, éd. Santiago Aguadé-Nieto, Alcalá de Henares, 1994, p.105-129.

⁸¹ Lluís Cifuentes, "Los textos medievales en catalán. La lengua catalana en la difusión y la vulgarización de la ciencia en la Baja Edad Media", conférence donnée au Collège d'Espagne, Paris, le 12 décembre 1994.

Montpellier en 1348 Alphonse de Cordoue, *magister artium liberalium et artis medicinae*, ou la *Sevillana medicina* que compila en 1382 Juan de Aviñón; vers 1411-1414, le médecin du roi de Castille, Alfonso Chirino, se soucia de rédiger deux ouvrages généraux en castillan, le *Miroir de la médecine* et le *Moindre mal de la médecine*; Gómez García de Salamanca, qui enseigna la médecine à Salamanque entre 1430 et 1464, fut également l'auteur d'un *Compendio de medicina*, de divers opuscules spécialisés et d'un *Recetario contra pestilencia*; le bachelier Alfonso López de Valladolid, écolâtre de Compostelle, rédigea, pour sa part, à la demande de l'archevêque vers 1437-1439, un *Regimiento contra la pestilencia*; en 1489, le médecin du Roi Catholique, Francisco López de Villalobos, élaborait un *Sumario de la medicina* inspiré du *Canon* d'Avicenne et, quelques années plus tard, le valencien Gaspar Torrella offrait, dans son *Tractatus cum consiliis contrapudendagram seu morbum gallicum*, la première description de la syphilis⁸².

La médecine ne fut jamais un savoir monopolisé par l'université et beaucoup de médecins apprirent leur art comme apprentis de leur père ou d'un maître; les juifs et les musulmans la pratiquaient également, obligeant ainsi les "physiciens", les "chirurgiens" et les "médecins" à connaître les textes écrits en arabe ou en hébreu. Les *studia generalia* contrôlèrent cependant en partie la profession, par l'octroi des diplômes aussi bien à ceux qui avaient appris en dehors de leurs cadres qu'à un certain nombre de non-chrétiens⁸³. Conçue dès l'origine comme application pratique de la philosophie naturelle et comme *utilitas*, la médecine fut enseignée dans la Péninsule ibérique comme pratique plus que comme spéculation, et chercha les moyens de "préserver la santé" du plus grand nombre plutôt que de spéculer sur l'opposition entre Galien et Aristote⁸⁴.

En accord avec la médecine et la pensée aristotélicienne se développèrent également les connaissances relatives à la pharmacopée, notamment les traités sur les poisons, et aux propriétés des métaux et des pierres. La traduction de diverses oeuvres d'alchimistes arabes par Robert de Chester, Hugo de Santalla et Gérard de Crémone vers 1140-1170 fit connaître au monde hispanique, non plus de simples pratiques mais une philosophie qui ordonnait les éléments, les hiérarchisait et établissait leurs relations ou les "transmutations" qu'ils pouvaient subir. Le *Lapidario* et un *Relogio del argent vivo*

⁸² Marcelino V. Amasuno Sárraga, *La peste en la corona de Castilla durante la segunda mitad del siglo XIV*, Valladolid, 1996. *Id.*, *Alfonso Chirino. Un médico de monarcas castellanos*, Valladolid, 1993. *Id.*, *Medicina castellano-leonesa bajomedieval*, Valladolid, 1991. *Id.*, *El «Regimiento contra la pestilencia» de Alfonso López de Valladolid*, Valladolid, 1988. María Teresa Herrera, *Menor daño de la medicina de Alonso Chirino. Edición crítica y glosario*, Salamanca, 1973. Francisco López de Villalobos, *Sumario de la medicina con un Tratado de las pestíferas bubas*, éd. María Teresa Herrera, Salamanca, 1973. *Vid.* Luis García Ballester, "La medicina" dans le t.XVI de l'*Historia de España* R. Menéndez Pidal, Madrid, 1994, p.633-651.

⁸³ Marcelino V. Amasuno Sárraga, *La escuela de medicina del Estudio salmantino (siglos XIII-XV)*, Salamanca, 1990, p.60 et 61.

⁸⁴ Luis García Ballester, "El papel de las instituciones de consumo y difusión de ciencia médica en la Castilla del siglo XIII: el monasterio, la catedral y la universidad", *Dynamis*, 4 (1984), p.33-63. Marcelino V. Amasuno Sárraga, *La escuela de medicina del Estudio salmantino (siglos XIII-XV)*, Salamanca, 1990. Danielle Jacquart & Françoise Micheau, *La médecine arabe et l'occident médiéval*, Paris, 1990, p.167-203.

élaborés à la cour d'Alphonse X le Sage⁸⁵, la traduction du *Clavis sapientiae* et du *Picatrix*⁸⁶, un grand nombre d'articles de l'*Historia naturalis* de Juan Gil de Zamora, diverses propositions d'Arnaud de Villeneuve, le *Testamentum* et le *Compendium animae transmutationis* attribués à Raymond Lulle⁸⁷, et encore la brève mention des pierres dans le *De consolatione rationis* de Pierre de Compostelle attestent l'intérêt que suscita la discipline aux XIII^e et XIV^e siècles. Par la suite cependant, les plantes et les animaux l'emportèrent largement sur les pierres et les métaux et il ne semble pas que le problème de la "pierre philosophale" ait suscité de grandes recherches dans la Péninsule ibérique.

Le quadrivium

L'identification abusive de l'"université" médiévale avec le développement de la logique, la philosophie et la théologie, relègue souvent à un oubli plus ou moins conscient cette autre partie de la faculté des arts, les disciplines du *quadrivium*. Si les matières du *trivium* devaient "rendre l'homme raisonnable", celles du *quadrivium* avaient pour but, selon la *General Estoria* d'Alphonse X de Castille "de rendre l'homme sage" car "elles montrent la nature des choses" et, bien que les choses eussent existé avant qu'on leur donnât un nom, l'enseignement du *quadrivium* ne pouvait se faire qu'après celui du *trivium* car "les choses ne se peuvent enseigner et apprendre si ce n'est grâce aux voix et noms qu'elles ont"⁸⁸. Les savoirs qui permettent de connaître le nombre et la mesure des choses sont donc l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astrologie "qui enseigne à l'homme à mesurer et connaître les mouvements du ciel et des planètes, et lui fait connaître tous les corps célestes et la quantité exacte de toutes ces choses"; le texte précise même que le nom de cet art est formé à partir d'*astros*, "qui est ce que nous appelons étoiles", et de *logos* ou "raison"⁸⁹. Un *studium generale* devait donc offrir cet enseignement, même si ce n'était qu'au niveau de la faculté des arts. Mais apprenait-on les matières du *quadrivium* dans les *studia generalia*?

Les traducteurs du XII^e siècle, bien avant de se pencher sur les traités philosophiques, s'étaient intéressés à l'astronomie et, dès la première moitié du siècle, avaient lu, traduit et adapté des traités sur l'astrolabe et le mouvement des étoiles, les oeuvres d'Abu Mashar (Albumasar), al-Fargani, al-Battani, al-Qabisi (Alkabitus), Abenragel, Messalah, Abu Bakr (Abubacer), Albucaim, Saul ben Birsch

⁸⁵ Norman Roth, "Jewish Collaborators in Alfonso's Scientific Work", *Emperor of Culture. Alfonso X the Learned of Castile and His Thirteenth-Century Renaissance*, éd. R.I. Burns, Philadelphia, 1990, p.59-71.

⁸⁶ Juan Vernet, *La cultura hispanoárabe en Oriente y Occidente* (1978), trad.: *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne*, Paris, 1985, p.228-234.

⁸⁷ Tomás & Joaquín Carreras y Artau, *Historia de la filosofía española. Filosofía cristiana de los siglos XIII al XV*, I, p.219-221 et II, p.45-55. Antonio Linage & Antonio González Bueno, *El Occidente Medieval Cristiano*, n° 6 de *Akal. Historia de la Ciencia y de la Técnica*, Madrid, 1992, p.50. Georg Lockemann, *Historia de la Química*, I, México, 1960, p.46-50. Lynn Thorndike, *A History of Magic and Experimental Science*, London, 1923, p. 841-873.

⁸⁸ Alfonso el Sabio, *General Estoria*, t.I, éd. Antonio G. Solalinde, Madrid, 1930, p.194.

⁸⁹ *Ibidem*, p.196.

(Zael), al-Kindi, al-Biruni et Umar ibn al-Farrukhan (Omar Tiberiadis). L'étude des mathématiques et de la géométrie, essentiellement dans le but de calculer le mouvement des astres, et celle de l'astronomie paraissent avoir eu pour centre, au XIII^e siècle, la cour royale. Les traductions qui furent patronnées par le roi Alphonse X, telles que l'ensemble des *Livres du savoir de l'astronomie*, le *Livre des formes et des images du ciel*, le *Livre des croix*, le *Livre accompli des jugements des étoiles* et même le *Septenaire*, créèrent un vocabulaire scientifique en castillan dans un domaine qui, pour les milieux intellectuels de la Péninsule, était intimement lié à la cosmologie aristotélicienne; le roi, dit le prologue du *Libro de las cruces* achevé en 1259, "parce qu'il avait lu, et que tout sage l'affirme, le dicton d'Aristote qui dit que les corps d'ici-bas, qui sont terrestres, sont maintenus et gouvernés par les mouvements des corps d'en-haut, qui sont les corps célestes, par la volonté de Dieu comprit et sut que la science et le savoir connaître la signification de ces corps célestes sur les corps terrestres étaient vraiment nécessaires aux hommes"⁹⁰. La réputation d'astronome que s'était forgé Alphonse X lui valut même, dans la première moitié du XIV^e siècle, l'attribution de tables astronomiques élaborées à Paris mais diffusées sous le nom de "Tables alphonsines"⁹¹.

La recherche d'un savoir utile plus que d'une science "vraie" explique que l'étude des astres se soit orientée, dans la Péninsule ibérique, vers la *scientia iudiciorum stellarum*, ou astrologie, plutôt que vers l'analyse mathématique de la forme et de l'apparence des mouvements célestes ou astronomie. Le désir de comprendre la nature selon ses propres principes et de connaître les relations qui unissent l'individu au cosmos allia ainsi pour plusieurs siècles les sciences des *res naturalia* à l'astrologie⁹². La réputation de centre de nigromancie, que Tolède acquit au XIII^e siècle auprès des étrangers et qui fut reprise par don Juan Manuel dans son *Conde Lucanor* avec l'histoire "De ce qu'il advint à un doyen de Saint-Jacques avec don Illán, le magicien, qui demeurait à Tolède", celle que fit à la cour du roi Alphonse XI de Castille (1312-1350) le franciscain Alvaro Pelayo dans son *Speculum regum*, et celle dont bénéficia finalement aux XV^e et XVI^e siècles Salamanque, témoignent indubitablement de la vitalité d'un tel courant scientifique: l'étude des relations entre corps célestes et corps terrestres, entre monde supérieur et monde inférieur pouvait amener à des pratiques que l'Eglise réprouvait et que beaucoup d'Allemands, d'Anglais et de Français qualifièrent de magiques⁹³. En 1434, le roi Jean II de

⁹⁰ Alfonso el Sabio, *Libro de las cruces*, éd. Lloyd A. Kasten & Lawrence B. Kiddle, Madrid-Madison, 1961, p.1.

⁹¹ Emmanuel Poule, "Les Tables alphonsines et Alphonse X de Castille", *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, janvier-mars, 1987, p.82-102, et "The Alphonsine Tables and Alfonso X of Castile", *Journal for the History of Astronomy*, 19 (1988), p.97-113.

⁹² Ernst Cassirer, *Individuum und Kosmos in der Philosophie der Renaissance*, éd. espagnole: *Individuo y cosmos en la filosofía del renacimiento*, Buenos Aires, 1951, p.134-137. Eugenio Garin, *Lo zodiaco della vita*, Bari, 1976.

⁹³ Jaime Ferreiro Alemparte, "La escuela de nigromancia de Toledo", *Anuario de Estudios medievales*, 13 (1983), p.205-268. Alvaro Pais, *Espelho dos Reis (Speculum regum)*, éd. Miguel Pinto de Meneses, 2 vols., Lisboa, 1972, t.I, chap. XXVIII. Julio Samsó, "Las ciencias exactas en Castilla durante la Edad Media", *Historia de una cultura*, éd. Agustín García Simón, t.II, Junta de Castilla y León, 1995, p.661-689.

Castille fit brûler une partie de la bibliothèque du noble Enrique de Villena, près de 50 volumes de "mauvais arts"; l'instrument de cette purge, le dominicain Lope de Barrientos écrivit peu après un traité entier consacré à l'art de la magie et à ses pratiques, le *Tractado de la divinança*⁹⁴. L'archevêque de Tolède Alfonso Carrillo (1446-1482) fut décrit par un contemporain comme un homme à qui "il plaisait de savoir les expériences et les propriétés de l'eau et des herbes et d'autres secrets de la nature", que son désir de richesses "fit étudier plusieurs années l'art de l'alchimie"⁹⁵.

L'astrologie fut enseignée conjointement avec la médecine, et les statuts de l'université de Salamanque de 1529, qui insistaient sur l'utilisation du latin par les étudiants sous peine d'amende, permirent cependant aux maîtres "de grammaire, de musique, de rhétorique et d'astrologie" de parler en langue vulgaire "quand ils le jugeraient nécessaire pour mieux déclarer"⁹⁶. En 1404, le roi Henri III de Castille dota une chaire de "physique" à l'université de Valladolid, tandis que les constitutions données en 1411 par le pape Benoît XIII à l'université de Salamanque décrétèrent la création de nouvelles chaires, dont deux de médecine et une d'astrologie⁹⁷. Le maître en arts et en théologie Alfonso de Madrigal (1410-1455), qui étudia également le droit civil et canonique à Salamanque, laissa le souvenir "que dans la science des arts et de la théologie et de la philosophie naturelle et morale, et aussi dans l'art de l'astrologie et l'astronomie, on n'en vit jamais de semblable dans les royaumes d'Espagne ni d'ailleurs"⁹⁸. Le juif Abraham Zacuto, qui enseigna les mathématiques et l'astrologie à Salamanque avant de se réfugier au Portugal en 1492, publia un *Almanach Perpetuum* sur la déclinaison du soleil, qui permit bientôt le calcul des latitudes. Diego de Torres, qui avait été substitut de rhétorique et de logique en 1469, puis de médecine en 1471 et de philosophie naturelle en 1477, obtint en 1481 la chaire d'astrologie; loué par Lucio Maríneo Sículo, il écrivit en 1485 une *Eclipse du Soleil* et en 1487 un *Astrologicum commentarium* tout en pratiquant la médecine⁹⁹. Quelques années plus tard, Pedro Sánchez Ciruelo qui avait étudié à Salamanque rédigea un cours d'enseignement des mathématiques, qu'il considérait fondamentales pour l'étude des autres disciplines; il compléta son *Tractatus arithmetica*

⁹⁴ Pedro M. Cátedra, *Tratado de astrología atribuido a Enrique de Villena*, Barcelona, 1983. Paloma Cuenca Muñoz, *El «Tractado de la Divinança» de Lope de Barrientos. La magia medieval en la visión de un obispo de Cuenca*, Cuenca, 1994.

⁹⁵ Fernando del Pulgar, *Los claros varones de España*, Sevilla, 1500, éd. fac-simil, Madrid, 1971, Tit. XX "Del arçobispo de Toledo".

⁹⁶ José Luis Martín, "Ambiente científico de la universidad de Salamanca", *Universidad, cultura y sociedad en la Edad Media*, éd. Santiago Aguadé-Nieto, Alcalá de Henares, 1994, p. 89.

⁹⁷ Marcelino V. Amasuno Sárraga, *La escuela de medicina del Estudio salmantino (siglos XIII-XV)*, Salamanca, 1990, p.48-51.

⁹⁸ Fernando del Pulgar, *Los claros varones de España*, Sevilla, 1500, éd. fac-simil, Madrid, 1971, tit. XXIII "Del obispo de Avila".

⁹⁹ Francisco Cantera Burgos, *El judío salmantino Abraham Zacuto. Notas para la historia de la astronomía en la España medieval*, Madrid, 1931, p.317-335. Marcelino V. Amasuno Sárraga, *La escuela de medicina del Estudio salmantino (siglos XIII-XV)*, Salamanca, 1990, p.113-118. Mariano Esteban Piñeiro, "Matemáticas, astrología y navegación en la Castilla del siglo XVI", *Historia de una cultura*, éd. Agustín García Simón, t.II, Junta de Castilla y León, 1995, p.691-739.

practica, qui dicitur Algorismus (Paris, 1505) avec un *Cursus quattuor Mathematicarum artium liberalium*, publié en 1516 et qui consacrait de nombreuses pages à la musique, l'exposé de nouveaux théorèmes, une théorie mathématique de la réfraction astronomique et, vers 1530, une *Réprobation des superstitions et sorcelleries*¹⁰⁰.

En 1474, les maîtres et administrateurs de l'université de Salamanque décidèrent la construction d'une bibliothèque, dont la voûte fut ornée de motifs astronomiques et astrologiques. De nombreux livres scientifiques y trouvèrent place, que l'inventaire dressé en 1610 catalogua sous le nom d'"Astrologie". Fidèle à sa politique d'*utilitas*, le *studium* choisit de se procurer les *testos commo lecturas*, c'est à dire les textes fondamentaux et leurs commentaires, mais d'autres sources révèlent que les ouvrages rares étaient lus et achetés à Salamanque, en particulier ceux qui concernaient l'astrologie¹⁰¹.

Au terme de cette brève revue de la contribution des *studia generalia* aux diverses disciplines du savoir médiéval en Espagne, quelques conclusions, sans doute provisoires, s'imposent.

La vision cosmologique, que prônait une philosophie naturelle inspirée d'Aristote et de ses commentateurs arabes, prit pour objet l'homme et son univers. Il ne semble pas y avoir, dans la pensée médiévale hispanique, de séparation des savoirs, même si la spécialisation existe. Un médecin sera en même temps grammairien et philosophe naturel, un juriste aura étudié la philosophie et la théologie, un mathématicien connaîtra l'astrologie, la rhétorique et la philosophie. Dans la mesure où l'idéal proposé était, non pas un savoir particulier - la philosophie/théologie -, mais la connaissance des sept arts libéraux, et le but à atteindre la recherche du *summum bonum*, une étude de la pensée hispanique médiévale, notamment dans le cadre de l'influence exercée par les universités, ne peut donc se limiter à un seul domaine. Pensée juridique, philosophique et scientifique sont les diverses facettes d'un même savoir. On doit sans doute voir ici une influence des théories d'Averroès et de Maïmonide, qui avaient posé la philosophie comme vérité et les religions comme images de celle-ci: la vérité étant unique, le philosophe, indépendamment du système de croyances et de rites de sa communauté d'origine, partage avec les autres philosophes l'accès à cette vérité. Peu importait alors que celle-ci fût transmise en arabe, en hébreu ou en latin, puisqu'elle est supérieure à toutes les religions que ces mêmes langues ont élaborées. Le *Livre du Gentil et des trois Sages*, que rédigea Raymond Lulle vers 1272, d'abord en arabe, puis en catalan, reprit ce thème de l'exposition des trois religions face à un "païen" qui est, en fait, un philosophe.

¹⁰⁰ Acisclo Fernández Vallín, *Cultura científica en España en el siglo XVI*, Discurso leído ante la Real Academia de Ciencias exactas, físicas y naturales, Madrid, 1898 (éd. fac-simil: Sevilla, 1989), p.34. Paloma Cuenca Muñoz, *El «Tractado de la Divinança» de Lope de Barrientos. La magia medieval en la visión de un obispo de Cuenca*, Cuenca, 1994, p.55-58.

¹⁰¹ Guy Beaujouan, *Manuscrits scientifiques médiévaux de l'université de Salamanque et de ses «Colegios Mayores»*, Bordeaux, 1962, p.1-14.

Par ailleurs, le refus systématique d'un savoir uniquement spéculatif, réservé aux seuls spécialistes et à l'enceinte des universités, s'est traduit dans la Péninsule ibérique par un véritable humanisme, dont les premières manifestations remontent au XIII^e siècle. L'homme, partie de la nature, se trouve ainsi au centre de la pensée hispanique médiévale, bien avant que les "humanistes" italiens ne se fussent sentis dans l'obligation de réagir contre les courants intellectuels parisiens. La sensibilité envers les sens, les vertus et les faiblesses humaines, est l'une des principales caractéristiques des *Cantigas de Santa María* d'Alphonse X le Sage et l'on a parlé, à propos de cette oeuvre, d'un "humanisme" précoce. Il ne s'agit pas là d'un courant isolé, ainsi qu'en témoignent les manifestations artistiques de l'époque. La philosophie naturelle est donc à l'origine de l'intérêt pour l'homme, homme qui s'exprime aidé par la grammaire et la rhétorique, homme en société dont s'occupe le droit, homme en état d'équilibre physique, que la médecine étudie et tente de préserver, et homme dans ses relations avec le macrocosme pour l'astrologie qui scrute les "mondes d'en-haut" afin de comprendre leur relation avec l'ici-bas. Elle inspire aussi l'idée d'une diffusion large de la culture, et les *studia generalia* favorisèrent l'accès du plus grand nombre, laïcs et clercs, à la connaissance et n'hésitèrent pas à enseigner celle-ci en langue vulgaire.

La philosophie naturelle, que cultiva avec passion la Péninsule ibérique, établissait le lien entre les savoirs, qui tous devaient rendre l'homme "raisonnable et sage", elle plaçait l'homme au centre de la nature, et avait pour but la transformation de l'un et de l'autre. Les connaissances acquises dans les *studia* débouchèrent effectivement sur des applications pratiques: l'enseignement de la morale et de la vertu au travers des sermons ou des oeuvres didactiques que rédigeaient ceux qui avaient étudié les sciences de la langue, le maintien de la justice dont se faisaient les garants ceux qui avaient appris le droit, la possibilité de connaître les poisons et de lutter contre la peste que proposaient les médecins, le calcul des latitudes, la cartographie et la navigation que favorisa la science des mathématiques et de l'astrologie. La place centrale accordée à l'homme et la curiosité pour la nature expliquent sans doute l'intérêt que montrèrent, au XVI^e siècle, les conquérants et les missionnaires en Amérique pour les coutumes et les langues des Indiens, pour la flore et la faune du Nouveau Monde.

L'"honnête homme" que prétendait former l'université hispanique médiévale était ainsi un "philosophe", curieux des savoirs et capable de les utiliser pour exercer une action positive sur lui-même et son entourage. A la fin du XV^e siècle, le chroniqueur Fernando del Pulgar, qui avait loué la "science des arts et de la théologie et de la philosophie naturelle et morale, et aussi l'art de l'astrologie et l'astronomie" d'Alfonso de Madrigal, exaltait les vertus du marquis de Santillane qui "avait une grande quantité de livres et s'adonnait à l'étude, spécialement de la philosophie naturelle et des choses étrangères et anciennes".

Les *studia generalia* - universités, centres d'études conventuels ou urbains, et même la cour - contribuèrent donc entre le XIII^e et le XVI^e siècle à l'élaboration d'une pensée originale, humaniste, pratique et morale, dont Alfonso de Cartagena, Alfonso de Madrigal, Melchor Cano y Francisco de

Vitoria furent parmi les représentants les plus notables¹⁰². L'influence de la philosophie naturelle, aristotélicienne et avicenniste, y fut essentielle et demande encore à être analysée au travers des multiples oeuvres, littéraires, juridiques, théologiques, scientifiques et médicales qui constituent le témoignage historique de son influence et de ses caractéristiques spécifiques.

¹⁰² Vicente Muñoz Delgado, *Lógica, ciencia y humanismo en la renovación teológica de Vitoria y Cano*, Humanismo, Reforma y Teología. Cuadernos de Historia de la Teología, n° 11, Madrid, C.S.I.C., 1980.